

L.-CI. FILLION

PRÊTRE DE SAINT-SULPICE

CONSULTEUR DE LA COMMISSION BIBLIQUE

PROFESSEUR HONORAIRE DE L'INSTITUT CATH. DE PARIS

L'Évangile mutilé

et

dénaturé

par les rationalistes contemporains

EXPOSITION ET CRITIQUE



PARIS

P. Lethielleux, Libraire-Éditeur

10, rue Cassette, 10



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2011.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

L'ÉVANGILE MUTILÉ

ET DÉNATURÉ

PAR LES RATIONALISTES CONTEMPORAINS

NIHIL OBSTAT

L. BRANCHEREAU, P. SS.
Censor dep.

Imprimatur

Parisiis, die 19. Octobris 1909.

† LEO ADOLPHUS
Arc h.

L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de reproduction et de traduction.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en décembre 1909.

AVANT-PROPOS

Les pages qui suivent ont paru tout d'abord dans la *Revue du Clergé français*, qui leur a donné l'hospitalité la plus aimable.

De divers côtés, on a bien voulu exprimer à l'auteur le désir qu'elles fussent publiées à part, sous le prétexte, trop louangeur peut-être, qu'elles donnent une idée assez exacte des théories rationalistes les plus récentes, en ce qui concerne les évangiles et la vie de Jésus-Christ. Nous nous étions efforcé de les décrire de notre mieux et en toute impartialité, après les avoir longuement et directement étudiées à leurs sources.

Ce tableau ne forme d'ailleurs qu'une très petite partie d'un plan que nous nous proposons de réaliser prochainement, s'il plaît à Dieu, avec le concours de la vaillante librairie qui édite notre brochure. Nous voudrions

exposer, sur toute la ligne, ce qu'on nomme aujourd'hui les « Problèmes évangéliques », et répondre aux objections soulevées plus que jamais contre Notre Seigneur Jésus-Christ, sa vie et sa doctrine, soit par les libres-penseurs proprement dits, soit par ceux — et c'est seulement une nuance qui les sépare — qui se nomment emphatiquement les « théologiens modernes » ou les « critiques libéraux ».

Le premier de tous ces « problèmes » se rapporte évidemment à l'existence même du Sauveur. Certains rationalistes très avancés ont osé, autrefois et de nos jours, la nier ouvertement. Nous avons signalé et réfuté leurs systèmes, aussi vains que ridicules, dans une première brochure, intitulée : *l'Existence historique de Jésus et le rationalisme contemporain* (1). Il est d'autres exégètes ou théologiens, qui, sans nier totalement l'existence historique de Notre Seigneur, réduisent sa biographie à des proportions infimes, en recourant, pour arriver à leurs fins, à des procédés d'élimination, prétendus scientifiques, dont nos lecteurs seront juges. C'est à

(1) In-12, Paris, 1909 (dans la collection *Science et Religion* de la librairie Bloud et Cie).

ces autres faux critiques que nous répondons ici-même.

Puissent ces pages contribuer, pour leur humble part, à démontrer tout à la fois la hardiesse et la faiblesse, également étranges, des arguments par lesquels on essaie de renverser les évangiles et leur divin héros !

19 octobre 1909.

INTRODUCTION

Naguère, dans un article remarquable et remarqué, l'une de nos grandes Revues catholiques (1) esquissait un tableau désolant des résultats produits au-delà du Rhin par l'application intégrale des principes protestants, et nous faisait assister à l'invasion terrible du rationalisme dans toutes les sphères de la société allemande.

Nous voudrions reprendre en sous-œuvre et développer la partie la plus importante, comme aussi la plus sombre, de ce tableau, celle qui concerne la vie et la personne de Jésus-Christ. La tâche est douloureuse ; mais nous espérons qu'elle n'est pas sans utilité. En effet, si, en Allemagne, en Angleterre et ailleurs, les théories rationalistes n'ont guère influencé que les protestants de dénominations

(1) *Le Correspondant*, dans l'article intitulé : « Le Crépuscule du luthéranisme », n° du 25 janvier 1907, pages 297-325.

diverses, laissant les catholiques à peu près entièrement indemnes, il n'en est pas de même chez nous, où ces théories ont été acceptées, puis vulgarisées par des prêtres et des laïques, sous le nom de *Modernisme*, au scandale d'âmes trop nombreuses.

Nous essaierons donc d'étaler au grand jour les principes, les procédés, les assertions des néo-critiques — ou plus exactement, leurs négations — sur le point central de la religion et de l'histoire. Ici même, nous discuterons peu avec eux ; il faudrait pour cela des volumes entiers. Notre dessein actuel est simplement d'exposer leur système en ce qui concerne la vie de Jésus-Christ, de noter ce qu'ils daignent nous laisser de l'histoire évangélique. Nous négligerons totalement les plus violents d'entre eux, qui, poussant l'audace exégétique jusqu'à ses dernières limites, sont allés jusqu'à nier l'existence personnelle de Jésus (1). Nous ne voulons nous occuper dans ces pages que de ceux qui font actuellement le plus de bruit, et qui forment la majorité dans le monde de la fausse critique.

(1) Leur nombre est considérable, et va croissant chaque année.

CHAPITRE PREMIER

Principes généraux au nom
desquels on bat en brèche la vie
de Jésus-Christ.

Notre enquête a porté sur plus de trente volumes, récemment publiés en France, en Amérique, en Angleterre, en Allemagne surtout, sans parler de nombreuses brochures et de divers articles de Revues, sans parler non plus d'une quantité considérable d'ouvrages plus anciens, qui ont été, de notre part, l'objet d'études antérieures.

Les principaux « critiques » (1) dont nous allons citer ou résumer les théories sur le point en question jouissent d'une réputation universelle sur le domaine de l'exégèse, car leurs idées avancées, leurs écrits multiples, leurs conférences populaires, souvent leur beau ta-

(1) Nous les désignerons souvent par ce nom, qu'ils revendiquent si volontiers, mais qu'ils méritent moins que personne.

lent et leur zèle réel à défendre la plus triste des causes n'ont pas tardé à les rendre célèbres. Ils se nomment : W. Bousset, W. Brandt, G. Freytag, A. Harnack, H.-J. Holtzmann, O. Holtzmann, Arnold Meyer, A. Neumann, R. Otto, O. Pfleiderer, Albert Réville, P.-W. Schmidt, P.-W. Schmiedel, O. Schmiedel son frère, A. Schweitzer, H. von Soden, W. Soltau, H. Weinel, J. Weiss, J. Wellhausen, Paul Wernle, W. Wrede. A côté de ces coryphées et comme en sous-ordre, d'autres nombreux théologiens, jeunes pour la plupart, propagent avec une ardeur infatigable des doctrines analogues.

En bloc, tous ces auteurs aiment à se désigner par le titre de « théologiens modernes ». On les groupe aussi sous la dénomination d'« école libérale » en fait d'exégèse ou de théologie. Bien qu'ils soient en désaccord sur une multitude de détails, la majeure partie d'entre eux forme, sur les points principaux de leur système, une sorte de syndicat, dont l'influence est considérable par rapport aux classes protestantes éclairées, devenues très défiantes à l'égard de l'enseignement officiel des pasteurs.

§ I. — *Le prétendu Jésus historique.*

Ces Messieurs ont la prétention de raconter — à les croire, pour la première fois — la véritable histoire de Jésus, dégagée de tous les éléments étrangers dont elle aurait été de très bonne heure encombrée par la légende, le dogme, etc. Aussi affectent-ils de donner à leur héros le nom de *Jésus historique*, par opposition au *Christ dogmatique* ou au *Christ de la foi*, défiguré dès le début, suivant eux, par les croyances erronées de l'Église (1).

A vrai dire, ces deux titres, opposés l'un à l'autre en vue de déprécier le second, ne datent pas d'aujourd'hui, et nos « théologiens modernes » n'ont pas même le mérite de les avoir inventés. C'est Frédéric Strauss, croyons-nous, qui en fit usage le premier, dans un opuscule demeuré fameux (2). Cette locution a eu déjà toute une histoire, en trois parties. On s'en est servi d'abord pour opposer le Christ Jésus

(1) Le Christ dogmatique est « un faux Christ », dit franchement M. Crooker, *The Supremacy of Jesus*, Boston, 1904, p. 60.

(2) *Der Christus des Glaubens und der Jesus der Geschichte*, « le Christ de la foi et le Jésus de l'histoire », Berlin, 1865. Voir aussi la *Nouvelle Vie de Jésus*, de Strauss, trad. de Nefftzer et Dollfus, t. II, pp. 420-424.

des évangiles, Fils de l'homme et Fils de Dieu, vivant, parlant, agissant, au Jésus de la spéculation théologique, celle surtout du protestantisme orthodoxe. Plus tard, — et ce fut le cas avec Strauss, — elle a mis en contraste le Jésus historique et je ne sais quel Christ idéal, né de la philosophie hégélienne (1). En troisième lieu, — et nous en sommes précisément à cette étape, — on a fait ce raisonnement, sur lequel nous aurons à revenir plus bas : Les apôtres et les auteurs des évangiles croyaient au caractère messianique de Jésus et à sa divinité ; ils ont donc mis, après coup et d'une manière rétrospective, du dogme à côté de l'histoire dans leurs écrits, et par conséquent c'est le devoir de la critique de séparer, par l'étude approfondie des textes, le Jésus historique, réel, du Christ dogmatique, qui est le produit de la foi et qui n'a pas eu de réalité objective.

Le but des « théologiens modernes » est donc d'aller à la « découverte de Jésus, du vrai Jésus » (2). « Une époque si déchirée

(1) Voir F. VIGOUROUX, *les Livres saints et la critique rationaliste*, 5^e édit., Paris, 1901, t. II, pp. 525 et suiv.

(2) M. A. Neumann donne à son livre un titre caractéristique : *Jesus, wer er geschichtlich war*, « Jésus, tel qu'il était d'après l'histoire ». Lui aussi, il cherche à découvrir de nouveau le « Jésus historique. » Le Dr H. Weinel, *Jesus*

que la nôtre, dit M. Paul Wernle, a besoin avant tout d'une orientation toujours nouvelle par rapport à l'évangile de Jésus. Or, cet (évangile), comme chacun sait, n'est pas clair et simple, même dans le Nouveau Testament ; mais de bien des manières il a été transformé et couvert de matériaux étrangers (1). » Pour le rendre aisément compréhensible, il faut « libérer l'évangile de la théologie ». A l'œuvre donc ! « Si Jésus, entre autres choses, nous a délivrés des théologiens, nous autres théologiens nous sommes ses disciples, lorsque nous renouvelons sans relâche son œuvre de délivrance. » Après que la théologie moderne aura retrouvé le vrai Jésus, « Dieu, Dieu le Père lui-même, prendra sur notre vie la domination que Jésus voulait lui donner et que le dogme christologique lui a enlevée (2) ».

Or, pour découvrir le Jésus historique, il est nécessaire d'opérer, nous le verrons bientôt, des amputations multiples à travers les textes évangéliques. M. Mehlhorn (3) appelle cela séparer, dans la vie du Sauveur, « la

im neunzehnten Jahrhundert, Tubingue, 1903, p. 19, parle du « récent recouvrement » de Jésus.

(1) *Die Anfänge unserer Religion*, Tubingue, 1904, 2^e édit., p. v-vi.

(2) *Ibid.*, pp. ix.

(3) *Wahrheit und Dichtung im Leben Jesu*, Leipzig, 1906, p. 2.

vérité de la poésie », c'est-à-dire, l'histoire de la fiction, de la légende, des falsifications ultérieures, de manière à ramener cette vie à ses éléments strictement historiques. Sa thèse est celle-ci : « La tradition du Nouveau Testament relative à Jésus n'est pas de l'histoire pure. » Il se propose donc de faire — il ne recule pas devant cette expression vulgaire — « l'analyse chimique » des documents, en vue de retrouver leurs éléments primitifs.

Pour exprimer nettement leur but, les néo-critiques ont inventé une comparaison qu'ils emploient à tout propos dans leurs écrits ou dans leurs discours : celle de l'amande et de la coquille, ou de la pulpe succulente d'un fruit et de l'enveloppe qui la recouvre (1). Il faut briser et rejeter la coquille pour avoir l'amande ; il faut peler le fruit pour avoir la pulpe. La pelure à enlever ou la coquille à briser, ce sont, dans le cas actuel, tous les passages de la littérature évangélique que nos adversaires refusent d'accepter ; ce sont les éléments miraculeux, les dogmes, les prétendues légendes, comme nous allons le voir en détail.

(1) D'une part, *Kern*, amande (*historischer Kern*, noyau historique) ; de l'autre, *Schale*, coquille ou écorce qui recouvre l'amande, la pulpe.

§ II. — *Le postulat de l'incrédulité : rien de surnaturel dans la vie de Jésus.*

En tête de leur système, nous trouvons un postulat, ou, d'après eux, un principe général, celui de l'incrédulité : Le surnaturel n'existe pas et ne saurait exister dans l'univers actuel. Il suit de là qu'il ne s'est pas plus manifesté dans Jésus que dans tout autre membre de l'humanité. On peut regarder le Sauveur comme un homme extraordinaire, — on a même inventé, pour le désigner, un substantif barbare : *surhomme* ; — on peut admirer l'intimité de ses relations avec Dieu et la beauté de ses préceptes moraux ; on est libre, à condition de ne pas quitter le domaine naturel, de dire qu'il est un successeur des prophètes, un réformateur religieux, etc. Mais il est expressément interdit d'aller plus loin, si l'on tient à demeurer critique, scientifique, et à ne pas sortir des limites de l'histoire proprement dite.

Strauss aussi avait proclamé bien haut ce principe : « La critique a l'assurance de ne commettre aucune profanation, d'accomplir au contraire une œuvre utile et nécessaire,

en écartant, comme une illusion d'abord bien intentionnée et peut-être même bienfaisante, mais nuisible à la longue et aujourd'hui tout à fait pernicieuse, tout ce qui fait de Jésus un être surhumain ; en rétablissant, autant qu'il est encore possible, la figure du Jésus historique dans ses traits simplement humains (1). » Sur ce point encore, les « théologiens modernes » n'ont donc absolument rien inventé. Mais le lecteur entrevoit déjà ce qu'un pareil principe général supprime immédiatement dans les écrits évangéliques : au début de la vie de Jésus, tout ce qui est consacré à son enfance ; durant sa vie publique, ce qu'on nomme les « miracles de puissance », — par exemple, l'apaisement soudain de la tempête sur le lac de Génésareth, la marche de Notre Seigneur sur les flots, la résurrection des morts, — les prophéties du Sauveur, sa transfiguration, etc. ; finalement, sa résurrection et son ascension (2). En revanche, ils se croient obligés de donner de nombreux détails, psychologiques pour la plupart, sur le développement intellectuel et moral de Jésus, sur sa conscience messiani-

(1) *Nouvelle Vie de Jésus*, trad. de Neffizer et Dollfus, t. II, p. 424.

(2) Nous aurons à revenir plus loin sur la plupart de ces faits.

que, son plan et divers autres points que les évangélistes passent sous silence, mais que nos « critiques » se disent capables de révéler au monde.

§ III. — *Ecrire une vie de Jésus est chose impossible.*

Signalons, avant d'aller plus loin, un fait dont nous avons tout droit d'être surpris. Les néo-critiques, avant même d'appliquer aux évangiles leurs théories subversives qui les réduisent presque à néant, affirment à tout venant que ces récits, même si on les acceptait dans leur intégrité, ne sauraient nous permettre d'écrire une biographie proprement dite, une vie complète de Jésus-Christ. « Leurs matériaux ne suffisent pas pour esquisser l'histoire de Jésus, même seulement dans ses lignes principales, si ce n'est lorsqu'une imagination féconde ose compléter, de son propre fonds, les renseignements qui font défaut (1). »

(1) JÜLICHER, *Einleitung in das Neue Testament*, 1^{re} éd., p. 227. Voir aussi W. BOUSSET, *Was wissen wir von Jesus?* Halle, 1904, pp. 47 et suiv. Dans une brochure retentissante, *Der sogenannte historische Jesus und der geschichtliche biblische Christus*, Leipzig, 1901, le Dr Kähler, théologien protestant orthodoxe, va aussi par moments beaucoup trop loin dans ce même sens. Il est vrai que, se corrigeant lui-même,

C'est jouer sur les mots que de parler ainsi. Qui donc ne reconnaît que les lacunes abondent dans les récits évangéliques? Les exégètes les plus conservateurs ne sont pas les derniers à constater ce fait. Des traits de toute sorte nous sont communiqués au sujet de Jésus; mais ils forment seulement un choix, opéré parmi un nombre beaucoup plus considérable d'autres traits. D'ailleurs, saint Jean ne nous dit-il pas, dans une éloquente hyperbole (1), que, si l'on voulait écrire en détail tout ce qu'a fait Jésus, le monde ne serait pas assez grand pour contenir les livres qu'il faudrait alors composer? Les théologiens libéraux ne nous apprennent donc absolument rien, lorsqu'ils insistent sur ces lacunes; ou plutôt, ils ne tardent pas à nous apprendre quelque chose de très grave: après les avoir constatées, puis après avoir affirmé que les évangiles sont simplement des livres d'édification, des écrits de tendance inspirés par la foi de l'Église primitive, ils sont beau-

il ajoute, pp. 31 et suiv., que les évangiles nous fournissent un portrait historique de Jésus largement suffisant pour nous faire connaître sa personne et sa vie, et que, grâce à ce portrait, « des milliers d'hommes ont pu vivre avec lui comme avec leur ami le plus intime et le plus influent. » M. E. Reuss, quoique rationaliste avancé, porte un excellent jugement sur le point en litige (*Histoire évangélique*, pp. 6, 100 et 101).

(1) Joan., xxi, 25.

coup plus à l'aise pour en éliminer les détails qui leur déplaisent. Les auteurs, ou plutôt les rédacteurs successifs de la littérature évangélique, n'étaient pas des historiens sérieux ; ils n'ont fait que joindre bout à bout, sans la moindre critique, des incidents racolés un peu partout. Une vie de Jésus est impossible ; les évangélistes n'ont pas d'autorité.

Il est vrai qu'après avoir répété cela presque à satiété, comme un préliminaire obligatoire de leur système, ils ne tardent pas à se mettre en contradiction avec eux-mêmes, en affirmant aussi, à qui veut les entendre, que, même après leurs éliminations sans fin, ils trouvent abondamment dans les évangiles de quoi se faire une idée exacte du Jésus historique. « Bien que nos sources, écrit le plus célèbre d'entre eux, ne nous suffisent certainement pas pour une biographie, elles sont instructives à d'autres points de vue. Elles sont instructives, parce qu'elles nous donnent des renseignements sur trois points importants : en premier lieu, elles nous fournissent une claire image de la prédication de Jésus, par rapport soit aux traits généraux, soit à l'application détaillée ; en second lieu, elles nous renseignent sur l'issue de sa vie au service de sa vocation ; en troisième lieu,

elles nous dépeignent l'impression qu'il a produite sur ses disciples et celle qu'ils ont eux-mêmes propagée à son sujet. Ce sont là, en vérité, trois points importants ; ce sont aussi les points décisifs (1). »

Nous sommes plus difficile à contenter que M. Harnack, et nous trouvons beaucoup plus que ces trois points dans les documents évangéliques. Mais nous admettons avec M. J. Weiss (2) que ces sources, telles qu'elles nous sont parvenues, nous fournissent une image « claire et saisissante » de Notre Seigneur. Dieu n'a pas permis que les évangélistes nous donnassent plus de détails sur le Sauveur, parce qu'il n'avait pas en vue de satisfaire notre curiosité. D'un autre côté, — nous pouvons l'affirmer avec une pleine certitude, — quand même nous en saurions beaucoup plus long, nous n'aurions pas une autre image du Christ ; toutes les autres paroles de Jésus,

(1) HARNACK, *Das Wesen des Christentums*, édit. de 1903, p. 29.

(2) *Die Schriften des Neuen Testaments neu übersetzt*, Göttingue, 1905, t. I, pp. 37-38 : « On peut regretter cela (l'existence de lacunes nombreuses), mais on devrait ne pas être ingrat au sujet de ce que nous possédons. Quiconque a le sens historique sera même heureux de ce que, au lieu d'un groupement pragmatique contestable, opéré par un écrivain plus ou moins habile, nous ayons ces histoires isolées, si vivantes, qui... nous montrent d'une manière claire et saisissante ce qu'était Jésus. » Le Dr J. Weiss est un des membres les plus actifs de l'école protestante libérale.

toutes ses autres actions dont le souvenir a été perdu n'auraient modifié en rien l'impression que nous avons reçue par les évangiles, tant le choix des faits et des discours a été admirable et tout providentiel (1).

Quant à l'assertion d'après laquelle il serait impossible de composer, au moins dans le sens large, une vraie Vie de Jésus, elle a reçu depuis longtemps, et tout particulièrement de nos jours, le démenti le plus éclatant, celui de l'expérience et des faits. Qui ne connaît, en effet, les ouvrages remarquables qui ont paru en ce sens depuis quarante ou cinquante ans, non seulement chez les catholiques et les protestants orthodoxes, mais aussi à l'aile droite de l'école libérale et même dans l'école strictement « moderne » ? Les catholiques français ont le droit d'être fiers des *Vies de Jésus* de M. l'abbé Fouard, de Mgr Le Camus, du P. Didon, qui jouissent toujours du succès le plus mérité. Nos compatriotes protestants le sont de l'intéressant volume que M. E. de Pressensé a composé pour réfuter Ernest Renan. En Angleterre ont paru presque coup sur coup les œuvres

(1) Voir L.-Cl. FILLION, *Introduction générale aux évangiles*, Paris, 1889, pp. 15-17.

analogues de MM. Farrar, Geikie et Edersheim; en Allemagne, celles de MM. Bernhard Weiss et W. Beyschlag. Tout à fait à l'aile gauche de la « critique », n'avons-nous pas les savants livres — quoique mauvais livres — de Théodore Keim et d'Albert Réville, sans parler de travaux moins considérables, publiés par de nombreux écrivains de tous les partis (1)?

C'est convenu : ne demandons pas aux évangiles ce qu'ils n'ont pas l'intention de nous donner ; mais utilisons de notre mieux leurs beaux récits, et nous connaissons suffisamment Jésus-Christ, soit dans sa vie extérieure, soit dans les sentiments intimes qui lui ont servi de mobiles perpétuels. Un critique des plus compétents l'écrivait naguère avec une parfaite justesse : « Nous sommes renseignés au sujet de Jésus d'une manière aussi véridique et aussi abondante que sur n'importe quelle autre grande figure de l'antiquité (2). » Rien de plus vrai. Le même exégète dit encore,

(1) « Les partisans de la théologie libérale disent et redisent que les évangiles ne permettent pas de composer une biographie de Jésus, et pourtant, l'un après l'autre, ils ne cessent d'en écrire de nouvelles. » Très juste protestation de M. A. KALTHOFF, *Entstehung des Christentums*, Brême, 1904, p. 2.

(2) W. BEYSCHLAG, *Leben Jesu*, 4^e édit., Halle, 1902, t. I, p. XXIII.

en faisant un beau rapprochement : « Si Léonard (de Vinci), lorsqu'il conçut le projet de son grand tableau de la Cène, avait pris conseil d'un savant qui eût partagé les idées du Dr Kähler (1), celui-ci eût dit qu'à cause du manque d'une tradition (certaine) au sujet de la physionomie du Sauveur, et à cause du caractère incomparable de sa vie spirituelle qu'il fallait exprimer (par le pinceau), c'était une impossibilité de peindre un portrait exact du Christ, de sorte que toute tentative de ce genre ne pouvait aboutir qu'à une caricature (2). »

§ IV. — *Le quatrième évangile ne doit plus compter pour une vie de Jésus.*

Autre principe, que les rationalistes ont élevé, durant ces dernières années, presque à la hauteur d'un dogme. Ils prétendent que, pour parvenir à la connaissance du « Jésus historique », il ne faut tenir aucun compte, ou à peu près aucun compte, du quatrième évangile, puisque, depuis sa première page jusqu'à

(1) Allusion aux exagérations paradoxales qui ont été signalées plus haut, p. 19, note.

(2) *Ibid.*, p. xxvii.

la dernière, il envisage Jésus comme le Verbe de Dieu, comme le Fils de Dieu. Son exposition, disent-ils, est faussée d'un bout à l'autre par cette idée, qui donne le ton à tout le reste. Il ne relate pas de l'histoire vraie, mais il développe une thèse théologique. « L'évangile de Jean demeure l'énigme la plus étonnante que nous présente l'histoire du christianisme primitif... Il est hors de doute que le Christ de l'évangile de Jean n'est absolument pas le Jésus historique (1). » Cette affirmation retentit inmanquablement dans tous les ouvrages composés par nos « théologiens modernes ». Non seulement le quatrième évangile n'est pas de saint Jean, mais il n'a aucun caractère historique ; sa composition ne remonte pas au delà de l'année 120, ou même de l'an 140. Bref, « il ne faut pas compter l'évangile de Jean parmi les documents historiques pour la vie de Jésus (2) ».

Ainsi donc, nous devons renoncer à admettre comme de l'histoire vraie le sublime prologue relatif au Verbe incarné, le délicieux épisode de l'entrevue de Jésus avec plusieurs

(1) A. MEYER, *Die moderne Forschung über die Geschichte des Urchristentums*, Fribourg-en-Brisgau, 1898, p. 53.

(2) H. VON SODEN, *Die wichtigsten Fragen im Leben Jesu*, Berlin, 1904, p. 5.

de ses futurs apôtres, le changement de l'eau en vin à Cana, la guérison du paralytique et de l'aveugle-né, la résurrection de Lazare et les discours rattachés à ces grands prodiges, l'entretien tout céleste du Sauveur avec ses disciples après la cène, sa prière sacerdotale, divers traits émouvants de sa passion et de sa résurrection, vingt autres pages admirables de l'évangile selon saint Jean. C'est à peine si quelques rares adeptes de l'école libérale admettent çà et là, dans cette œuvre, des traces de « noyaux historiques ». L'ensemble et la plupart des détails ne correspondent pas à la vérité historique et ne nous aident pas à connaître le vrai Jésus.

§ V. — *Les évangiles synoptiques ne comptent eux-mêmes que sous bénéfice d'inventaire.*

Naturellement, on ne s'est pas arrêté en si beau chemin. Après avoir fait à saint Jean un rapide procès et avoir prononcé sa condamnation sans appel, on s'en est pris aux synoptiques eux-mêmes, tout en leur distribuant mille éloges.

Suivant le Dr O. Pfleiderer, les quatre évangiles se ressemblent en ce qui concerne « la

transformation théologique de l'histoire » (1) ; ce n'est qu'une question de degré qui les différencie sous ce rapport ; dans tous, on voit les résultats de « la réflexion théologique » et de « la foi de l'Église ». D'après M. P.-W. Schmiedel (2), « dans les trois premiers évangiles aussi, une théologie scientifique sérieuse reconnaît que de nombreux détails sont le produit d'une formation légendaire particulière ». La définition significative des évangiles que donne M. Albert Réville ne convient pas moins aux synoptiques qu'à saint Jean : ce sont « des livres qui racontent ce que leurs auteurs savent ou croient savoir de la vie de Jésus (3) ». Les mots « ou croient savoir » nous préparent plus d'une surprise. Du reste, « la tradition évangélique (orale) était, selon toute apparence, en pleine voie de désagrégation et de déformation, quand on sentit le besoin de la fixer par l'écriture (4) ». Enfin, toujours d'a-

(1) Cité par A. Schweitzer, *Von Reimarus zu Wrede*, Tubingue, 1906, p. 311.

(2) *Die Person Jesu im Streite der Meinungen der Gegenwart*, Zurich, 1907, p. 5.

(3) *Jésus de Nazareth*, Paris, 1897, t. I, p. 282.

(4) *Ibid.*, page 289. Le trait « selon toute apparence » est très scientifique ! Messieurs les critiques commencent par faire, le plus souvent sans motif sérieux, une hypothèse hardie ; puis ils se hâtent d'en tirer des conclusions, comme si elle était une vérité indiscutable.

près le même auteur (1), même dans les synoptiques, il y a « un reflet légendaire qui commence à nimer la personne de Jésus ».

Pour procéder plus aisément à leur travail de destruction, nos adversaires ont divisé les trois premiers évangiles en deux catégories, dont l'une est formée par saint Marc, l'autre par saint Matthieu et par saint Luc. En comparant entre eux ces écrits pour étudier leur origine, leurs sources, leurs tendances, — sans s'inquiéter le moins du monde des renseignements que nous a légués la tradition, — ils ont découvert que saint Matthieu et saint Luc méritent, en tant qu'historiens de Jésus, beaucoup moins de créance que saint Marc, car de nombreux éléments, légendaires, dogmatiques et autres, auraient été surajoutés à leur rédaction primitive, grâce à des manipulations et à des retouches multiples. Le grand tort de ces deux écrivains consiste, nous dit-on, à raconter l'enfance de Jésus, dans laquelle le surnaturel tient une si grande place; à signaler l'accomplissement des anciennes prophéties par Notre-Seigneur; à insérer dans leurs récits des prodiges trop éclatants, etc., tandis que saint Marc est plus sobre, plus discret.

(1) *Jésus de Nazareth*, t. I, page 331.

Mais, dans saint Marc lui-même, examiné plus à fond, on n'a pas tardé à découvrir des couches variées, de dates différentes, qui se seraient superposées les unes aux autres comme dans les terrains d'alluvion. Si l'on enlève les couches les plus récentes, — et nos critiques se croient capables de le faire aisément, — on arrive à l'élément primitif, qui offre seul des garanties de solidité. On élimine donc et on élimine encore, et l'on finit par n'avoir plus qu'un *Kern* (noyau) très authentique, qui est, on veut bien nous l'assurer, imprescriptible, indéniable, absolument certain, et qui défie toute critique hostile, — jusqu'à ce que se présente un « théologien moderne » plus audacieux que ses collègues, qui rejette à son tour ce que ceux-ci avaient cru pouvoir conserver. C'est ainsi qu'on a découvert des retouches et des additions, même dans l'*Urevangelium*, ou « évangile primitif », qui aurait été à la base de la composition de saint Marc.

M. J. Weiss regarde le second évangile comme le plus ancien de tous ; mais il ne croit pas qu'il représente fidèlement la tradition originale : « Ce n'est déjà plus une source, c'est un bassin collecteur (1). » Mainte tradi-

(1) *Das älteste Evangelium*. Göttingue, 1903, p. 2.

tion recueillie par saint Marc était déjà défigurée; il a même accepté des détails mythiques et légendaires; il a, en outre, une empreinte fortement paulinienne (1). « Nous remarquons facilement que nous ne devons pas le prendre au mot sans plus de façon et dans tous les passages (2). »

Si celui des évangiles auquel les théologiens libéraux témoignent le plus de confiance a été ainsi altéré presque aussitôt après sa composition, que devra-t-on penser des autres? M. J. Weiss a beau nous dire, pour nous rassurer, qu'il serait injuste de « s'approcher de ce document avec une défiance absolue, et que, dans ce cas, l'on ne pourrait créer rien de durable » : un de ses collègues, aux idées tout à fait avancées, le Dr W. Wrede (3), n'a pas hésité, en poussant jusqu'à leurs extrêmes limites les principes de la critique rationaliste, à mettre en question non seulement l'authenticité, mais aussi le caractère historique du second évangile tout entier (4).

(1) *Ibid.*, pages 98 et suiv.

(2) P. 121.

(3) Dans son ouvrage retentissant, *Das Messiasgeheimnis in den Evangelien, zugleich ein Beitrag zum Verständnis des Markusevangeliums*, Gœttingue, 1901.

(4) Voir O. HOLTZMANN, *Das Messiasbewusstsein Jesu und seine neueste Bestreitung*, Giessen, 1902, p. 14.

§ VI. — *La tradition évangélique a été altérée de bonne heure par les influences dogmatiques.*

On l'a déjà vu par les pages qui précèdent, une des raisons principales qu'allèguent les critiques pour justifier leur défiance à l'égard des narrations évangéliques, consiste dans les influences dogmatiques que ces narrations auraient subies dès les premiers jours. Il est intéressant d'entendre en quels termes ils proposent cette grave objection.

« Il est certain, écrivait récemment M. P.-W. Schmiedel (1), que, dès l'époque de la chrétienté primitive, on a dit sur la personne de Jésus, par pure vénération pour lui, beaucoup de choses qui vont trop loin. » M. Schmiedel veut bien reconnaître, toutefois, que le critique « le plus rassis » est obligé d'admettre que Notre-Seigneur a dû être pour ses premiers partisans un personnage d'une haute importance, puisqu'ils lui témoignent un si profond respect. Il devrait comprendre que cet aveu porte le plus grand préjudice à sa thèse : on n'a pu rendre à Jésus de tels hom-

(1) *Die Person Jesu*, p. 9.

mages qu'après s'être bien convaincu qu'il en était digne, et après avoir eu des garanties sérieuses de ses miracles, de ses prophéties, de ses titres.

M. Arnold Meyer est encore plus explicite (1) : « Nous ne sommes renseignés sur ce Jésus que par ceux qui ont cru en lui, et qui sont devenus ses témoins devant le monde. Sans doute, il est consolant de prêter l'oreille à ceux dont le cœur entier est saisi intérieurement par l'amour qui adore, par la foi enflammée, par l'espérance bienheureuse en Jésus ; de prêter l'oreille à ceux qui n'ont pas épargné leur vie pour rendre témoignage à Jésus. Mais, pour l'historien, des témoins qui croient ne sont point par cela même des témoins véridiques, dans le sens d'une information historique objective. Il n'est pas douteux que ces hommes n'ont voulu nous dire que la vérité ; mais la vérité dont il s'agit ici ne peut pas être contemplée avec des yeux humains, et l'expérience qu'ils en ont eue n'a été qu'intérieure ; or, seule, l'information historique, autant qu'ils sont capables de la fournir, peut être utile à cette vérité... Dans ces conditions, le fait a pu très facilement — non tou-

(1) *Die moderne Forschung*, pp 2-3.

tefois nécessairement — être affaibli, transformé et enrichi d'une manière inconsciente. Surtout, on ne pourra pas nier que déjà l'image du Jésus terrestre ne soit environnée de l'éclat glorieux dans lequel les disciples ont contemplé (leur Maître) ressuscité... Des réflexions de ce genre ont imposé à l'enquête moderne le devoir de soumettre à la critique les anciens documents chrétiens relatifs au Christ, et, dans l'exposition de la vie de Jésus, ... de faire abstraction le plus possible de ce que le pieux enthousiasme a ajouté à la réalité historique. »

Disons-le en passant, qui ne voit combien de pareils principes sont arbitraires, et comment, en les appliquant d'une manière générale, on arriverait à renverser la plus grande partie de l'histoire ? Par des procédés semblables, on en viendrait, en ce qui concerne Notre-Seigneur, à trouver tout au plus dans les récits évangéliques les linceuls qui ont entouré pendant quelques heures son corps sacré. D'ailleurs, M. A. Meyer se réfute aussitôt lui-même, en ajoutant (1) que le Christ des apôtres est « le meilleur témoin en faveur de la réalité... du Jésus historique ». « Le

(1) *Die moderne Forschung*, p. 3.

feu que son esprit a allumé en eux, continue-t-il, était si intense qu'ils ont pu ensuite enflammer le monde entier et nous procurer à nous-mêmes, à notre époque plus froide, de la lumière et de la chaleur (1). » Ce qu'on nomme faussement le « Jésus historique » aurait-il été capable de produire une impression durable, d'éclairer et de réchauffer les âmes?

M. W. Bousset est un des chefs les plus intelligents et les plus actifs de l'école dite libérale. Dans deux opuscules récents, qui ont obtenu l'un et l'autre un vif succès (2), il a exprimé, lui aussi, la profonde défiance que lui inspirent la foi des évangélistes et celle de l'Église primitive, en ce qui regarde la vie de Jésus : « Le plus ancien évangile lui-même a été écrit au point de vue de la foi ; déjà pour Marc, Jésus n'est pas seulement le Messie du peuple juif, mais le merveilleux et l'éternel Fils de Dieu, dont la splendeur a brillé dans ce monde (3). » Ailleurs (4) il fait cette assertion, qui, si elle est presque brutale dans la forme, a du moins le mérite d'être très franche : « Le tableau de la vie de Jésus fut

(1) *Ibid.*, page 4.

(2) *Was wissen wir von Jesus?* Halle, 1904; *Jesus*, Halle, 1904.

(3) *Was wissen wir...*, p. 54.

(4) *Jesus*, p. 80.

tracé dès le début au point de vue de la foi, et non pas à celui de la fidélité historique. »

Ainsi donc, voilà le contraste nettement déterminé : d'une part, la foi ; de l'autre, la fidélité historique. Or, d'après les « théologiens modernes », il y aurait incompatibilité absolue entre ces deux choses ; elles seraient tout à fait inconciliables, et le vrai critique devrait, cela va de soi, préférer toujours la seconde à la première.

Cette théorie est tellement à la mode depuis quelque temps qu'on nous permettra d'insister à son sujet, en empruntant encore quelques citations aux coryphées de la soi-disant critique.

Pour M. J. Weiss également, les évangiles « ont été écrits dans un but d'édification, et en vertu d'un enthousiasme provenant de la foi (1) ». Certes, nous sommes les premiers à reconnaître que les évangiles sont des livres édifiants, les plus édifiants que possède le monde ; mais, en admettant ce fait, nous n'avons pas l'arrière-pensée très perfide que les récits évangéliques renferment autre chose que de l'histoire proprement dite.

M. J. Weiss écrit encore (2) sur le même

(1) *Die Schriften des Neuen Testaments*, t. 1, p. 29.

(2) *Ibid.*

thème : « Dans l'image du Jésus terrestre a été introduit maint fil d'or, emprunté à l'éclat du Christ céleste. » L'insinuation est claire. Du reste, l'auteur ajoute aussitôt : « Nous devons poser cette question aux évangiles : Leur témoignage issu de la foi s'appuie-t-il sur des faits ? Tout ce qu'ils racontent a-t-il vraiment eu lieu ? D'où ont-ils tiré leur connaissance de ces choses ? Peut-on les regarder comme des garants véridiques de l'histoire de Jésus ? » Dans les pages suivantes, l'accusation se précise de plus en plus : « N'oublions pas qu'un disciple enthousiaste de Jésus, qui croyait à sa royauté messianique et céleste, ne saurait passer en tout point, sans plus de façon, pour un témoin indiscutable (1)... L'imagination de la chrétienté (primitive) croyante a grossi les faits (2). » Dans les évangiles, la figure de Jésus ne nous apparaît pas « avec la netteté du portrait, mais à travers le voile de l'idée que se faisait de lui la foi de l'Église naissante ; par conséquent, seulement dans ses contours (3). » Conclusion de cet étrange principe : les évangiles « doivent être lus, moins comme sources

(1) *Ibid.*, page 39.

(2) Page 40.

(3) Page 47.

historiques que comme documents de la foi et de l'imagination religieuse des premiers chrétiens (1). »

Tel est aussi le sentiment de M. Wellhausen : « L'idée que les premiers chrétiens se faisaient de Jésus, quoique déjà si relevée durant sa vie, est devenue plus sublime encore, lorsqu'on eut regardé sa résurrection comme un fait hors de doute ; les événements antérieurs reçurent de ce prodige un reflet tout nouveau ; la foi les transfigura après coup. Mais ce Jésus d'autrefois a fait son temps, comme les néo-critiques pensent l'avoir démontré ; nous ne pouvons plus revenir à lui, quand même nous le voudrions (2). » En lui tout a été surfait : « Sans sa mort, il ne serait pas devenu historique. L'impression produite par sa carrière provient de qu'elle n'a pas eu de conclusion, et de ce qu'elle a été

(1) *Ibid.* Dans un autre ouvrage, *Das älteste Evangelium*, p. 121, M. J. Weiss porte sur les évangiles en général ce jugement sévère, qui lui permettra ensuite d'en rejeter tous les passages qu'il jugera contraires à ses théories : « On doit franchement reconnaître que les sources de l'histoire évangélique renferment aussi (à côté des morceaux authentiques et dignes de foi) des produits de l'imagination qui idéalise, qui dogmatise, qui veut être didactique. La question ne peut porter que sur la proportion dans laquelle les éléments historiques dus à la réflexion dogmatique auront été insérés peu à peu. »

(2) *Einleitung in die Evangelien*, Berlin, 1905, page 115.

interrompue presque aussitôt après qu'elle eut commencé (1). »

C'est ainsi qu'il plaît aux rationalistes contemporains d'interpréter les évangiles, c'est-à-dire, d'en supprimer la plus grande partie, sous prétexte que la tradition chrétienne, d'une manière consciente ou inconsciente, a inventé, ou du moins étrangement coloré les faits. Partout ils voient à l'œuvre ce qu'ils nomment « les influences ecclésiastiques », opérant retouche sur retouche, manipulation sur manipulation. Elles sont « nombreuses et diverses. Nous ne trouvons pas seulement dans les évangiles le reflet de controverses passagères ; nous y voyons la foi centrale en Jésus, en tant que Messie, enfanter toute une série de récits que nous devons envisager aujourd'hui comme des symboles de la croyance messianique, plutôt que comme des narrations d'événements historiques... On se représentait, d'après le psalme second, le Messie comme le roi théocratique à qui Dieu devait dire au jour de son renouvellement : *Tu es mon fils, aujourd'hui je t'ai engendré*. Cette conception inspira la légende de la voix céleste, qui retentit au baptême de Jésus pour le proclamer le Fils bien-

(1) *Ibid.*

aimé de Dieu ; (voix) qui se fait entendre à nouveau quand, sur le mont de la Transfiguration, Jésus est associé dans une vision de gloire à Moïse et à Elie, qui personnifiaient la Loi et la Prophétie. Elle est à la racine des récits de la nativité dans Matthieu et dans Luc, qui, transportant dans l'ordre physique l'investiture messianique, affirment que Jésus a été miraculeusement conçu et enfanté par une vierge (1). »

On ne saurait décrire avec plus de netteté, ni avec plus de hardiesse, l'origine et les effets des prétendues *influences*.

Un vulgarisateur américain dit à son tour : « De nombreuses influences furent actives dans ces jours (aux premiers temps du christianisme), pour colorer, élargir et transformer la tradition ; celles-ci entre autres : 1° une espérance messianique ardente, qui portait les gens à penser que certains faits avaient réellement eu lieu, parce qu'on supposait qu'ils avaient été prédits par les anciens prophètes hébreux ; 2° une affection très chaude pour Jésus, laquelle tendait inévitablement à exalter ses actes et à glorifier son caractère ; 3° une tendance homilétique qui créait libre-

(1) E. CARPENTER, *les Évangiles d'après la critique moderne*, trad. de l'anglais, Paris, 1904, p. 22.

ment des paraboles à son sujet, pour manifester son esprit et pour transmettre son message, de même que Jésus avait créé des paraboles pour exposer sa doctrine relative au royaume des cieux (1). »

Nous avons insisté à dessein sur ce faux principe, à cause de l'importance spéciale que lui attachent les néo-critiques. En réalité, il est le point fondamental de leur système. M. Crooker le sent bien, lorsqu'il adresse à l'Eglise primitive cette apostrophe, qu'il a voulu évidemment rendre solennelle, mais qui est simplement ridicule : « O Eglise, rends-nous le vrai Jésus, le Jésus qui allait et venait en Galilée et qui bénissait les enfants, qui enseignait avec tant de grandeur et qui a vécu d'une manière si divine, qui est mort sur la croix d'une mort aussi héroïque que sa vie avait été pure ! Il y a si longtemps que les ecclésiastiques l'ont tenu enseveli sous des dogmes qui obscurcissent la beauté de sa vie, et caché derrière des sacrements qui détournent l'attention de son esprit pour l'attirer sur son

(1) J.-H. CROOKER, *The Supremacy of Jesus*, Boston, 1904, pp. 61-62. Selon le Dr P. Wernle, *Die Quellen des Lebens Jesu*, Halle, 1904, p. 86, « pour tous les auteurs d'écrits évangéliques, depuis les temps les plus anciens, la foi en Jésus, le Messie, est la première chose, la supposition fondamentale ». Ils se sont trompés en cela, bien entendu, et cette fausse supposition a causé toutes leurs autres erreurs.

sang ! Pendant combien d'années les chrétiens ont-ils fait des spéculations à son sujet, combattu pour son sépulcre et persécuté en son nom ? Pendant des siècles les dogmatistes ont dit : Crois, là où il disait : Agis. Ils ont dit : Crains, là où il disait : Aime. Ils ont froncé les sourcils sur la nature humaine, là où il souriait. Ils ont enseigné des dogmes, là où il parlait en paraboles. Ils ont mis de côté, comme insuffisante, la moralité qu'il affirmait suffire. O Eglise, cesse de nous nourrir de mystères dogmatiques ; cesse d'emprisonner son esprit, cesse de négliger son évangile. Nous sommes faibles, capricieux, fatigués ; rends-nous Jésus, pour qu'il soit notre ami, notre exemple, notre instructeur, et notre inspirateur (1). »

Parmi les « influences » que nos adversaires voient constamment occupées, durant les premières années du christianisme, à défigurer l'histoire de Jésus, nous devons signaler brièvement celle de saint Paul, à laquelle ils attribuent une très large part. C'est, en effet, un de leurs principaux dogmes, — car ils ont aussi leurs dogmes infailibles, eux qui rejettent dédaigneusement ceux de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de son Église, — que l'apôtre des

(1) *L. c.*, pp. 155-156.

Gentils a introduit dans la religion du Sauveur, fort simple à l'origine, « tout un monde de pensées (1) ». Nous nous bornons à signaler ici cet autre principe rationaliste, dont le développement nous entraînerait trop loin et qui appartient davantage à une autre étude (2). Comme le dit fort bien le D^r (protestant) Kaf-tan (3), « le πρώτον ψεῦδος (la première erreur) de la théorie libérale consiste à vouloir établir une séparation entre Jésus et saint Paul. Jamais on ne réussira à reléguer le grand apôtre dans la chambre de débarras de la théologie ».

(1) A. MEYER, *Was uns Jesus heute ist*, Tubingue, 1907, p. 6.

(2) Celle qui concerne la théologie de saint Paul comparée à celle de Jésus-Christ.

(3) Dans sa brochure *Jesus und Paulus*, Tubingue, 1906, p. 71. On a beaucoup écrit de nos jours sur ce thème dans l'école libérale, et jamais d'une manière satisfaisante.

CHAPITRE II

L'application détaillée des principes.

§ I. — *On supprime dans la vie de Jésus tous les faits qui sont présentés comme réalisant quelque oracle de l'Ancien Testament.*

Ceux qui se nomment les « critiques » par excellence vont maintenant nous dire en détail ce qu'on doit supprimer dans les évangiles, en vertu de leurs divers principes.

Et d'abord, d'un trait de plume, ils éliminent de la vie du Sauveur tous les passages, tous les incidents où il est relaté qu'il a accompli tel ou tel oracle de l'Ancien Testament. « Il y a encore une règle d'une grande portée, dit M. P.-W. Schmiedel (1). C'est une partie très spéciale de la foi de la chrétienté (primitive) que d'anciennes paroles de l'Écri-

(1) *Die Person Jesu*, p. 34.

ture se sont constamment réalisées dans la vie de son Seigneur. Il suit de là que les passages (des évangiles) qui sont présentés comme l'accomplissement de ces paroles offrent moins de sécurité et de garantie. » L'auteur cite comme exemple les mots : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* que saint Matthieu et saint Marc plaçant sur les lèvres du Christ mourant. « C'est là, continue-t-il, une interprétation tardive de la chrétienté, comme sans doute aussi d'autres paroles que l'on dit avoir été proférées (par Jésus) sur la croix. Le narrateur avait en vue le texte du psaume xxii (Vulgate, xxi), 2. Il faut que les saints oracles s'accomplissent ; cela est dans la situation. » M. Harnack parle dans le même sens : « La conviction que les prophéties de l'Ancien Testament se sont accomplies dans l'histoire de Jésus a agi d'une manière troublante sur la tradition (1). »

L'application de cette règle est particulièrement funeste à l'évangile selon saint Matthieu, dont l'auteur se complaît à montrer la réalisation de nombreux oracles de l'Ancien Testament par Jésus-Christ, et dans lequel reviennent si souvent les formules : *Ceci est*

(1) *Das Wesen des Christentums*, p. 10.

arrivé afin que s'accomplît ce qui a été écrit ; Ainsi s'est accompli ce qui avait été prédit..., etc. (1). Dans ces conditions, on devrait annuler un tiers au moins de la composition de saint Matthieu, comme aussi des parties notables du second et du troisième évangile (2).

Suivant le Dr Brandt (3), tous les détails évangéliques qui concernent la passion et la résurrection du Sauveur et qui ont un parallèle dans l'Ancien Testament doivent être aussitôt rejetés, sans le moindre examen, par le critique qui a conscience de sa mission ; évidemment, ils ont été ajoutés par les premiers chrétiens. Cette assertion est d'une telle violence que M. Brandt s'est attiré des reproches de la part de ses amis eux-mêmes. « Pourquoi, dit l'un d'eux (4), pourquoi Jésus, en excellent Israélite qu'il était, n'aurait-il pas utilisé, en telle ou telle circonstance, les pensées et les prophéties de l'Ancien Testament, comme les étoiles directrices de sa manière d'agir ? » Cela

(1) Comp. saint Matth., II, 16, 17, 23 ; IV, 14 ; VIII, 17, etc.

(2) Nous ne parlons plus du quatrième, puisqu'il a été déjà supprimé en bloc par nos « critiques ».

(3) *Die evangelische Geschichte und der Ursprung des Christentums*, Leipzig, 1893.

(4) O. SCHMIEDER, *Die Hauptprobleme der Leben-Jesu-Forschung*, 2^e édit., Tubingue, 1906, p. 55.

est vrai ; mais il y a beaucoup plus encore. Il est certain, comme nous le croyons, nous catholiques, comme le croyaient autrefois les Juifs, comme le croient aussi beaucoup de protestants, que des faits nombreux de la vie du Messie avaient été prédits longtemps d'avance par les prophètes divinement inspirés. Ce n'est donc nullement après coup et d'une manière rétrospective qu'on lui appliqua les oracles en question ; les évangélistes constatent seulement qu'il les avait réalisés.

Malgré son évidente fausseté, la « règle » en question devait passer promptement dans les *Manuels* ; elle était trop commode, pour qu'on n'essayât pas d'en tirer tout le parti possible. « Quand il fut entendu que Jésus était *Celui qui doit venir* (le Messie), la foi de ses disciples se préoccupa de mettre sa personne et sa vie d'accord avec les prophéties dont l'existence devenait pour eux la grande preuve. Comme les traits de la vie du Maître s'effacèrent vite, ils y réussirent sans beaucoup de peine (1). » La même note retentit dans l'un des plus récents ouvrages de M. J. Weiss : « Le récit des évangiles est rempli

(1) Ch. GUIGNEBERT, *Manuel d'histoire ancienne du christianisme : les origines*, Paris, 1906, p. 166.

de prédictions... empruntées à l'Ancien Testament... Lorsque son Jésus fut mort, la chrétienté primitive trouva des consolations et des lumières..., en découvrant que les souffrances et la mort du Messie avaient été prédites dans l'Ancien Testament, et, par conséquent, préparées depuis longtemps par Dieu... Les prophéties et l'histoire de l'ancienne Alliance ont donc donné naissance à un nombre considérable de faits de l'histoire évangélique, ou bien elles ont enrichi les incidents de traits nouveaux (1). »

§ II. — *On ne laisse rien subsister de l'enfance de Jésus.*

Entrons davantage encore dans le détail, et voyons ce que les « théologiens modernes » veulent bien nous laisser des trois grandes parties de la vie du Sauveur.

Et d'abord, consentent-ils à garder quelques traits de son enfance? Absolument rien dans la plupart des cas. « Dans cette histoire

(1) *Die Schriften des Neuen Testaments*, t. I, pp. 42-43. M. Weiss dit encore, p. 46 : « Une quantité considérable de matériaux pour illustrer la vie de Jésus était toute prête dans l'Ancien Testament, interprété au point de vue messianique. »

de l'enfance, s'unissent toutes sortes de traits légendaires », dit M. J. Weiss (1). Jésus n'est pas né à Bethléem; ce n'est que plus tard qu'on l'a fait naître dans la cité de David, pour réaliser la prophétie de Michée (2). « Il était originaire de Nazareth (3). » « Nous n'avons aucune connaissance historique de l'enfance (de Jésus) et de sa jeunesse, écrit de son côté M. Pflleiderer (4), car ce que racontent à ce sujet les évangiles selon Matthieu et Luc est sans aucune valeur historique. » Le premier fait authentique de la vie du Sauveur, c'est son baptême. « Ce qui... précède (sa carrière publique) et ce qui la suit (c'est-à-dire, la résurrection, l'ascension, etc.) se dérobe aux conditions ordinaires de l'histoire. Si quelque chose de mystérieux plane sur la fin de cette histoire à partir du moment où son héros eut exhalé son dernier soupir, le voile est encore plus épais quand on remonte aux antécédents immédiats de son apparition comme prédicateur populaire du royaume de Dieu (5). » M. Albert Réville, à qui nous empruntons ces

(1) *Die Schriften des N. T.*, t. I, p. 47.

(2) Mich., v. 2. Comp. saint Matth., II, 5-6.

(3) R. ORTO, *Leben und Wirken Jesu nach historisch-kritischer Auffassung*, Gœttingue, 1902, p. 25.

(4) *Die Entstehung des Christentums*, p. 61.

(5) A. RÉVILLE, *Jésus de Nazareth*, Paris, 1897, t. I, p. 361.

lignes, veut bien ne pas « contester le charme esthétique » des récits sacrés relatifs à l'enfance de Jésus ; mais il n'accepte pas non plus « leur valeur comme histoire (1) » ; « ils ne sauraient appartenir à la première couche des traditions évangéliques. » La raison en est claire : « le surnaturel y coule à pleins bords (2). » Ce qui concerne la naissance de Jean-Baptiste, au début de l'évangile selon saint Luc, est également légendaire (3).

Tous les néo-critiques tiennent un langage semblable. M. Crooker, — qui n'est pas un savant, mais un simple vulgarisateur, ainsi qu'il a été dit plus haut, — s'exprime avec une hardiesse et une rudesse de langage particulièrement choquantes. « En vérité, il est bien sot de cœur, le lecteur qui ne sent pas (dans les récits qui concernent l'enfance de Jésus) l'ardeur du respect des disciples et la chaleur de leur amour, qui se manifestent par ces contes miraculeux. Plus sot encore d'esprit est celui qui s'égare au point de regarder cette poésie comme de la prose, et de croire que ces faits particuliers ont vraiment eu lieu... Ce ne sont pas des annales de l'enfance de Jésus, mais

(1) A. RÉVILLE, *Jésus de Nazareth*, p. 362.

(2) Page 369.

(3) Page 440.

des produits de sa vie ; ce n'est pas l'histoire de sa naissance, ce sont des symboles de la valeur de son ministère... Ce sont les reflets de l'esprit de ses paroles et de ses actes au temps de son âge mûr, jetés par l'imagination ardente de ses disciples aimants sur les brouillards d'incertitude qui enveloppent son enfance (1). »

C'est tout au plus si quelques rationalistes un peu plus modérés consentent à regarder comme historique un seul récit de la vie cachée de Notre-Seigneur, celui qui raconte le pèlerinage de Jésus à Jérusalem, avec Marie et Joseph, lorsqu'il eut atteint l'âge de douze ans (2). Il est vrai que le récit évangélique ne signale aucun miracle en cet endroit, et que les critiques prétendent trouver dans cet incident la preuve que la naissance de Jésus n'a rien eu de surnaturel.

§ III. — *Suppressions multiples dans la vie publique de Notre-Seigneur.*

Serons-nous, du moins, mieux renseignés sur la vie publique du Sauveur ? C'est la seule

(1) *Supremacy of Jesus*, p. 71.

(2) Saint Luc, II, 40-50.

qui ait une importance véritable pour nos « théologiens modernes », puisqu'ils n'admettent que des traits assez rares de la passion, et qu'ils rejettent en bloc la résurrection et l'ascension. C'est uniquement par elle qu'ils apprécient la personne et l'œuvre de Jésus. Nous allons donc sans doute les trouver ici très bienveillants et très sages. Détrompons-nous : leur scalpel sera tout aussi actif que partout ailleurs.

1° *La prédication de Jean-Baptiste.* — Voici que Jean-Baptiste fait son apparition dans le désert de Juda. Si quelque chose est clair dans son rôle, c'est sa prédication, disons-nous peut-être, en nous rappelant qu'aux yeux des rationalistes son titre de précurseur n'a pas plus de réalité objective que celui de Messie. Vaine espérance ! « Il est impossible de restituer avec quelque certitude l'ensemble de ses idées sur le plan qu'il se proposait d'exécuter (1). » D'ailleurs, il « n'a pas reconnu, encore moins proclamé la messianité de Jésus (2). » Ce n'est qu'un rêveur, un enthousiaste ; séparons-nous de lui sans regret.

2° *Le plan de Jésus, ses divers titres.* — Jésus se présente à son tour, tout d'abord

(1) A. RÉVILLON, *Jésus de Nazareth*, t. I, p. 447.

(2) *Ibid.*, p. 440.

simple disciple et comparse de Jean-Baptiste, ose-t-on prétendre. Sait-il d'avance ce qu'il doit faire ? A-t-il un dessein bien déterminé ? Non ! « Il avait le besoin d'arrêter son plan de conduite (1). — Quand il pensait au royaume (de Dieu qu'il voulait fonder),... il y avait des heures où il ne savait pas... si c'était Satan ou l'Esprit de Dieu qui lui parlait (2). »

Les titres que Notre-Seigneur Jésus-Christ prend lui-même ou qu'il reçoit dans les évangiles ont une importance trop capitale, pour que le rationalisme contemporain n'essaie pas de les supprimer, et, avec eux, maint passage des récits inspirés. Suivant M. O. Pfeleiderer, le titre de Messie ne viendrait nullement de Jésus en personne, « mais il faut en chercher l'origine dans les réflexions de la chrétienté (naissante) sur les catastrophes de la mort et de l'exaltation de son Seigneur (3) ». D'autres pensent, de plus en plus timidement, que Jésus a lui-même revendiqué ce nom, mais à une époque tardive ; ce qui jette du doute sur les épisodes antérieurs de son histoire où il parle et agit en Messie.

(1) A. RÉVILLÉ, *Jésus de Nazareth*, t. II, p. 12.

(2) *Ibid.*, t. I, pp. 426-427.

(3) Cité par A. SCHWEITZER, *Von Reimarus zu Wrede*, p. 311.

Quant au titre de « Fils de l'homme », il n'aurait nullement le sens relevé que lui attribue la tradition ; il serait l'équivalent banal du mot *homme* et n'exprimerait rien de plus. Celui de « Fils de Dieu » est pareillement sans portée. « Le rapport qu'il eut avec Dieu ne fut jamais, dans la pensée du Jésus de l'histoire, quelque chose de métaphysique et d'incommunicable (1). » La parole que lui prête saint Matthieu, XI, 25-30 : *Tout m'a été donné par mon Père*, a été « interpolée, ou tout au moins modifiée dans un intérêt théologique ». Supprimons-la donc, et avec elle tous les autres passages qui démontrent la divinité de Jésus. Après tout, les premiers chrétiens ne croyaient pas encore à la nature divine du fils de Marie ; bien que Paul lui-même ait élevé le Christ à une hauteur si prodigieuse, « il ne lui a pas été possible de le nommer Dieu ». Ce sont les « penseurs » grecs qui ont fait ce pas définitif (2).

Parlant de ces trois titres, M. Schweitzer (3) ne craint pas de dire que Jésus « vient à nous comme un inconnu et un homme sans nom, de même qu'il s'approcha, sur la rive du lac,

(1) A. RÉVILLE, *l. c.*, t. II, p. 11.

(2) A. MEYER, *Was uns Jesus heute ist*, pp. 6-8.

(3) *Von Reimarus.* ., p. 401.

de ces hommes qui ne savaient pas qui il était. Il prononce la même parole : Toi, suis-moi ! » Est-il vrai que Jésus s'approche aujourd'hui de nous comme un inconnu, comme un homme sans nom ? M. Schweitzer et ses amis font bon marché de tous ses titres, et pour cause, car ils ne veulent pas les reconnaître. Ils se contentent d'affirmer, chose facile, qu'ils sont prêts à suivre Jésus, à condition toutefois qu'il ne promulgue aucun dogme, et que ses prescriptions morales demeurent vagues et générales.

3° *L'élimination de tous les faits gênants.* — S'il était permis d'employer une comparaison un peu commune, pour décrire d'un mot les procédés de nos « critiques », nous dirions que leur conduite est celle de prestidigitateurs accomplissant leurs tours de passe-passe. Ils trouvent les apôtres gênants ; ils les font disparaître : « Il est douteux que les apôtres appartiennent à la vie de Jésus, qu'il les ait choisis et qu'il les ait envoyés prêcher l'évangile... Les douze n'appartiennent vraisemblablement qu'au début des Actes des apôtres (1). » Tel autre fait n'est nullement gênant par lui-même ; mais il suffit qu'il

(1) WELLSHAUSEN, *Einleitung in das Neue Testament*, p. 112.

déplaie à ces exégètes nouveau style, pour qu'il soit retranché sans forme de procès. Par exemple, « il y a une vague histoire, dans Marc, et aussi dans Matthieu (1), au sujet d'une femme syro-phénicienne (2) ». Comme si cette histoire n'était pas d'une parfaite netteté dans ses contours généraux et dans ses moindres détails ! Du même auteur (3) : « L'idée de rattacher à une montagne le discours entier, tel qu'on le lit dans saint Matthieu (chap. v-vii), provient surtout de l'imagination doctrinale des premiers chrétiens. » Ne fallait-il pas que l'Église eût son Sinaï, à l'instar de la synagogue, comme théâtre de la législation nouvelle ?

On le voit, les « théologiens modernes » n'éprouvent pas beaucoup d'embarras, lorsqu'ils veulent se défaire d'épisodes dont ils refusent d'admettre l'authenticité. Parfois ils idéalisent les faits ; ce qui équivaut à une suppression complète : « Nous n'avons incontestablement ici (dans le récit de la tentation de Jésus) que le développement mythique d'un fait historique, » et ce fait a simplement consisté en « des combats intérieurs qui se livrè-

(1) Saint Matth., xv, 21-28 ; saint Marc, vii, 24-30.

(2) A. ROBINSON, *A Study on the Saviour in the Newer Light*, Londres, 2^e édit., 1898, p. 183.

(3) *Ibid.*, p. 93.

rent à plusieurs reprises dans l'âme de Jésus (1) ». Et encore : « La transfiguration est une façon matérielle de représenter le changement qui eut lieu dans l'attitude prise par ses disciples les plus intimes... ; ils commencèrent à le regarder comme un être plus qu'humain (2). »

Ailleurs, ils ont recours à la facile théorie des *doublets*. Ils nomment ainsi les incidents de même nature qu'on rencontre çà et là dans les synoptiques ; par exemple, les deux multiplications des pains, l'envoi des douze apôtres et des soixante-douze disciples, la guérison par Notre-Seigneur de maladies analogues, etc. Aux yeux des néo-critiques, les *doublets* supposent infailliblement une invention soit du narrateur, soit des documents qui lui ont servi de source : comme s'il avait été impossible au Sauveur d'accomplir deux fois le même acte, de réitérer le même miracle, de proférer la même parole en des circonstances différentes ! Cette autre règle leur procure l'occasion de manier activement leurs ciseaux destructeurs, et de supprimer l'un ou l'autre des passages qui présentent quelque ressemblance. Que de débris

(1) A. RÉVILLE, *Jésus de Nazareth*, t. II, p. 19.

(2) A. ROBINSON, *l. c.*, p. 205.

s'accumulent ainsi aux pieds de ces étranges historiens de Jésus ! D'ordinaire, un biographe habile s'ingénie à découvrir des documents nouveaux ; pour eux, ils ne songent qu'à détruire les matériaux qu'ils possèdent, après avoir commencé par se plaindre de leur petit nombre. Evidemment, avec un peu de bonne volonté, il leur est aisé de trouver des *doublets* là où un commentateur ordinaire serait incapable d'en rencontrer. « Très probablement, dit M. Robinson (1), cet épisode (de Zachée) a servi d'origine à l'histoire de Nathanaël dans le quatrième évangile, attendu qu'il y a des ressemblances frappantes entre cette histoire et celle de Zachée. » En effet, d'un côté, Zachée monte sur un sycomore pour voir Jésus ; de l'autre, Nathanaël médite sous un figuier avant d'aller au Sauveur. En vérité, les adeptes de la théologie moderne ne sont pas difficiles dans le choix de leurs preuves.

On conçoit qu'en de telles conditions la vie du « Jésus historique » soit un vrai lit de Procuste, dans lequel les faits sont mis à la torture, pour qu'ils puissent s'accorder avec un plan et des idées arrêtés d'avance par nos

(1) *L. c.*, p. 233.

faux critiques. Si l'un des évangélistes raconte un incident spécial, ou un simple trait nouveau que les deux autres ne mentionnent pas, cela suffit pour jeter du doute sur le caractère historique de cet incident, de ce trait. C'est là encore un moyen fort commode de se débarrasser de maint passage compromettant pour la théorie moderne. Mais que ne diraient pas nos adversaires, quelles protestations bruyantes ne feraient-ils pas entendre, si les écrivains sacrés relataient l'histoire du Sauveur d'une manière à peu près identique ?

Certes, malgré leurs assertions réitérées, il est malaisé de croire à l'impartialité de leur méthode. Saint Matthieu, prétendent-ils, a inséré dans l'image qu'il trace de Jésus toute l'étroitesse des concepts juifs et a prêté à son Messie, en particulier sur le baptême, sur le jugement dernier, etc., de nombreuses paroles qu'il n'a jamais prononcées. De son côté, saint Luc est seul responsable des « traits sociaux » qu'on rencontre dans sa narration, notamment de la préférence accordée par Jésus aux pauvres en tant que pauvres ; il a aussi introduit dans les discours de Notre-Seigneur l'*universalisme* de la théorie paulinienne, etc. Saint Marc lui-même, que l'école critique se plaît à regarder comme l'évangé-

liste primitif, et qu'elle avait cru entièrement indépendant, a subi, selon d'autres théologiens libéraux, l'influence de plusieurs *Leitmotive*, qui ont naturellement modifié et même défiguré le récit original (1).

Pour opérer leurs suppressions, nos critiques ne lisent pas seulement dans la pensée des auteurs inspirés, auxquels ils attribuent toutes sortes de desseins tendancieux ; ils lisent aussi dans celle de Jésus. Ils interprètent à leur manière, selon les besoins de leur cause, ses paroles, ses intentions, ses projets. Il a dû se proposer ceci et cela ; il n'a pas pu prononcer telle sentence. Par exemple, selon M. Bousset (2), s'il a parlé de l'entrée des païens dans le royaume de Dieu et de la fondation de l'Eglise, ce n'a été que d'après un sentiment très vague, puisque c'étaient là deux faits de l'avenir, dont il ne pouvait avoir une connaissance anticipée ; il est donc juste d'admettre qu'il n'a pas tenu le langage qu'on lui prête sur ces deux points (3). Suivant le même auteur (4), la manière si noble dont

(1) P. WERNLE, *Quellen des Lebens Jesu*, passim.

(2) *Jesus*, p. 15.

(3) Plus loin, page 31, M. Bousset est obligé de revenir sur cette assertion hardie. En effet, il reconnaît tout au moins que Jésus, en formant le cercle intime de ses disciples, avait été les bases d'une société nouvelle.

(4) *Ibid.*, p. 15.

Jésus spiritualise l'être divin démontrerait la répugnance personnelle que lui inspirait le culte extérieur ; d'où l'on conclut qu'il n'a institué aucun sacrement, pas même celui du baptême. Et par là on en arrive encore à supprimer plusieurs textes importants.

Le cas suivant n'a pas moins lieu de nous étonner, comme exemple de hardiesse et d'arbitraire. Les trois synoptiques nous apprennent simultanément (1) que le Sauveur, dans la seconde partie de sa vie publique, recourait plus souvent aux paraboles lorsqu'il s'adressait au peuple ; cela, dans un but de châtiment, comme le font remarquer les évangélistes en termes exprès. Mais ni M. Bousset (2), ni M. Wernle (3) ne veulent accepter ce trait comme authentique, et ils l'attribuent à une tradition postérieure. Et pourtant, un fait de ce genre est tellement extraordinaire que la tradition aurait été incapable de le créer d'elle-même, s'il ne remontait pas à Jésus.

4° *Comment on supprime les miracles de Jésus* (4). — Voilà donc comment la vie publi-

(1) Saint Matth., xiii, 10-11 ; saint Marc, iv, 10-11 ; saint Luc. viii, 9-10.

(2) *Jesus*, p. 21.

(3) *Quellen des Lebens Jesu*, p. 62.

(4) Dans notre ouvrage *les Miracles de N.-S. Jésus-Christ*,

que de Notre-Seigneur a été, pour ainsi dire, mise en coupe réglée au nom des principes de la critique. Mais c'est bien autre chose encore si, des faits ordinaires, nous passons aux éléments miraculeux de cette même période. A première vue, ceux des « théologiens modernes » qui font preuve d'une modération relative ne rejettent pas d'emblée et d'une façon absolue les miracles du Sauveur. Ils font même entendre quelquefois un langage judicieux sur ce point. Par exemple, lorsqu'ils disent, avec M. Harnack (1) : « Rejeter des documents comme tout à fait inutilisables, ou les attribuer à une époque plus tardive, parcequ'ils contiennent des récits de miracles, provient d'un préjugé... Nous n'avons pas le droit de nous retrancher derrière les miracles évangéliques pour échapper à l'évangile. » Après avoir fait cette concession pour la forme, ils reviennent aussitôt à leurs théories rationalistes : « L'élément miraculeux a été évidemment exagéré dans maintes narrations (2). »

récemment publié par la librairie Lethielleux, nous répondons, soit d'une manière générale (tome I^{er}), soit en détail (tome II), aux objections le plus en vogue actuellement dans le monde néo-critique.

(1) *Wesen des Christentums*, p. 17.

(2) HARNACK, *l. c.*, page 16.

Si, des critiques jusqu'à un certain point modérés, nous passons aux plus avancés, le langage que nous entendons devient celui de la négation complète. « Les évangélistes, dit M. Albert Réville (1), ont attaché autant d'importance à l'argument des miracles que Jésus lui en reconnaissait peu. Les traditions recueillies par eux les avaient précédés dans cette complaisance pour le merveilleux, et leur tendance à eux-mêmes était plutôt de l'accentuer que de le diminuer. Nous manquons, ils manquaient eux-mêmes de tout moyen de contrôler les faits miraculeux, pour en préciser la véritable nature et la portée réelle. »

On va loin avec de pareilles preuves, surtout lorsqu'on passe de la théorie générale à l'application détaillée. Quand Jésus lui-même, d'après saint Matthieu, XI, 4-5, et saint Luc, VI, 21-23, a précisément recours à « l'argument des miracles » pour démontrer son caractère messianique, et qu'il répond aux envoyés du précurseur : « Les aveugles voient, les morts ressuscitent..., » on se met en contradiction flagrante avec le texte sacré, en osant dire : « Il est évident que toutes ces guérisons et ces résurrections doivent être

(1) *Jésus de Nazareth*, t II, p. 84.

entendues au moral (1). » D'autres critiques ramènent certains prodiges de Jésus, tels que la première pêche miraculeuse, la multiplication des pains, la malédiction du figuier, à de simples paroles prononcées par le Maître, puis transformées en faits par la tradition. Ce genre d'interprétation, et, par suite, d'élimination, est fréquent dans les écrits de MM. A. Réville, Soltau, O. Holtzmann, etc.

Veut-on quelques exemples de ces singuliers procédés, assurément très scientifiques? « Le récit évangélique déclare que Jésus ressuscita (la fille de Jaïre) d'entre les morts. Le fait sur lequel est basée cette déclaration pourrait être qu'on reconnut que sa mort avait été une fausse nouvelle. Mais il est beaucoup plus probable... que Jésus la ressuscita seulement en promesse. Il promet avec autorité sa résurrection dans le royaume éternel du Père céleste (2). » La résurrection de Lazare est expliquée avec la même désinvolture: « Jésus leur dit (à Marthe et à Marie) que Lazare ressusciterait. Il le leur dit avec son accent personnel d'autorité qui produisait forcément la conviction... Il les amena à croire simplement et aveuglément à une vie nouvelle

(1) A. RÉVILLE, *ibid.*, page 115.

(2) A. ROBINSON, *A Study on the Saviour*, p. 165.

de l'au-delà, qui attendait leur frère. Il leur fit voir pour ainsi dire en imagination leur frère ressuscité (1). »

N'étions-nous pas en droit de comparer à des prestidigitateurs ceux qui suggèrent de telles interprétations, plus difficiles encore à admettre que les miracles eux-mêmes ? Déjà nous l'avons dit, il est consolant de constater la faiblesse et souvent le ridicule de l'exégèse soi-disant critique et historique.

Parfois on affecte de reconnaître que Notre-Seigneur doit avoir accompli quelques actions miraculeuses : « La critique radicale admet elle-même que Jésus a obtenu des résultats très surprenants dans cette direction... Même dans la couche la plus ancienne de la tradition (évangélique), dans les récits de Pierre (conservés par saint Marc), les épisodes authentiques ne manquent pas (2). » Mais ces guérisons sont aussitôt réduites, soit dans leur nature, soit dans leur nombre. Pour ce qui est de leur nature, on la transforme totalement, en prononçant les mots d'hypnose, de suggestion, d'auto-suggestion, d'hystérie. Rien de surhumain, de surnaturel dans tous ces phénomènes.

(1) *Ibid.*, p. 301

(2) J. Weiss, *Die Schriften des N. T.*, t. 1, p. 43.

Jésus a donc été, suivant l'expression reçue, un « guérisseur » extraordinaire, un « docteur merveilleux » (*Wunderdoktor*), en des occasions d'ailleurs assez peu nombreuses; mais il n'a pas été un thaumaturge proprement dit. Il n'a pas multiplié miraculeusement les pains, il n'a pas marché sur les eaux, ni desséché le figuier stérile, ni arrêté soudain la tempête sur le lac, ni guéri subitement les lépreux, attendu qu'il n'était pas en son pouvoir d'accomplir des actes incompréhensibles et impossibles. « La chrétienté croyante a peint sur le fond doré du merveilleux l'image humaine si simple de Jésus (1) » : voilà tout. Ces miracles « sont une couronne étincelante, que la foi poétique de la chrétienté a placée sur la tête de Jésus (2) ». Belle couronne, assurément, si tous les matériaux qui la composent consistent en un plomb grossier!

A propos des « miracles de puissance » (3), le Dr J. Weiss propose ce dilemme (4) : « Ou bien nous devons, avec la chrétienté des premiers temps, regarder simplement ces faits

(1) BOUSSER, *Jesus*, p. 15.

(2) *Ibid.*, p. 5.

(3) On donne surtout ce nom aux prodiges accomplis par Jésus-Christ dans le domaine de la nature et aux résurrections des morts.

(4) *L. c.*, p. 43.

comme d'éclatants prodiges ; ou bien nous devons reconnaître que la foi des premiers chrétiens a inventé ces choses merveilleuses en l'honneur de leur Sauveur, qu'ils croyaient capable d'opérer toutes sortes de prodiges. » Pour sa part, M. Weiss ne doute pas que cette seconde hypothèse ne s'impose. Il a bien soin, toutefois, — et la plupart de ses collègues de l'école libérale font volontiers la même restriction, — de nous avertir que tout s'est passé de la façon la plus innocente, avec la meilleure foi du monde. « Pour tout penseur calme, il est clair qu'en cela il ne s'agit nullement d'inventions délibérées, qui seraient l'œuvre de faussaires proprement dits, mais d'un développement inconscient, produit par l'imagination populaire. Ces histoires sont nées comme naissent aujourd'hui d'innombrables romans et légendes, sans qu'on puisse déterminer leur origine et leur premier auteur (1). » Là-dessus, il signale de nouveau la grande coupable, qui n'est autre que la foi de l'Eglise. « Les prophéties et les figures de l'Ancien Testament, l'idée de la puissance prodigieuse du Messie : cela suffit pour que le reste naisse et se développe spontanément. »

(1) *Die Schriften des N. T.*, t. I, pp. 45-47.

Sous ce rapport, « il y avait une certaine nécessité à ce que le domaine du merveilleux grandît dans la vie de Jésus (1). »

Mais qu'importe cette honnêteté des premiers chrétiens ? Elle ne change absolument rien au résultat final, relativement aux miracles évangéliques. Or, ce résultat est le suivant : pas un seul des prodiges attribués à Notre-Seigneur ne résiste aux investigations, ou plutôt aux attaques de la critique rationaliste. Jésus a seulement accompli quelques guérisons purement naturelles, dont le nombre a été assez limité ; tous ses autres prétendus miracles doivent être retranchés de son histoire véridique. Que le lecteur veuille bien parcourir de nouveau les pages des évangiles selon saint Matthieu, selon saint Marc et selon saint Luc, et il verra combien d'épisodes importants, caractéristiques, sont ainsi sacrifiés.

5° *Par quels procédés on élimine de nombreuses paroles de Notre-Seigneur.* — Si, des actes du Sauveur, nous passons à ses paro-

(1) *Ibid.*, p. 45. Un peu plus haut, p. 43, à propos de l'application faite à Jésus des oracles de l'Ancien Testament, le même auteur prend aussi la peine de disculper les premiers disciples : « Sans doute, cela ne s'est point passé d'une façon grossière, comme si les premiers chrétiens avaient dit : Parce que ce trait a été prophétisé, il faut aussi qu'il entre dans l'histoire de Jésus ; nous donnons donc telle et telle forme au récit. La chose a eu lieu d'une manière bien plus indirecte et plus naïve. »

les (1), nous remarquons tout d'abord que les théologiens modernes se montrent, en principe, un peu plus condescendants à leur égard. On dirait que, d'une manière générale, ils les redoutent moins que ses actions, et qu'elles leur semblent plus aptes à révéler le « Jésus historique ». Mais on ne tarde pas à s'apercevoir qu'après les avoir vantées en gros ils se mettent bientôt à les attaquer en détail. Ici comme partout ailleurs, ils usent de la loupe et du microscope, étudiant à part non seulement chaque discours, mais presque chaque sentence du Sauveur. Malheur à la phrase, à l'expression qui paraît ne pas répondre, d'après le sentiment de nos habiles critiques, à l'esprit et au plan de Jésus, tels qu'ils se les représentent, et dans laquelle, au contraire, ils croient découvrir l'enseignement de saint Paul ou de la primitive Eglise ! Le soupçon le plus léger occasionne immédiatement une suppression en règle. Or, nous avons vu avec quelle facilité les doutes naissent sous les pas des rationalistes.

« Il faut s'attendre d'avance, écrit M. J. Weiss (2), à ce qu'un certain remaniement

(1) Il s'agit exclusivement ici des paroles de Jésus citées par les synoptiques ; saint Jean ne compte plus du tout.

(2) C'est un des principaux écrivains du parti, et, à ce titre, nous le citons plus souvent que d'autres.

ait eu lieu (sur ce terrain aussi) de la part des rédacteurs... On ne pouvait manquer de polir, d'arrondir, de compléter... Une question plus grave et plus importante est celle-ci : N'aurions-nous pas, dans les anciens recueils des paroles du Seigneur, des sentences qui ne viendraient pas de Jésus, mais qui auraient pris naissance parmi les premiers chrétiens ? Nous devons nous attendre à un accroissement de ce genre (1). »

Les premiers et les derniers mots de cette citation méritent une attention spéciale, car ils dénotent, à eux seuls, le parti pris et les idées préconçues des adeptes de l'école libérale. « Il faut s'attendre d'avance ! » C'est toujours la même logique fantaisiste et *a priori*, extrêmement accommodante. Telle chose est possible, et elle serait très avantageuse pour la démonstration du système ; donc elle a existé réellement, et « nous devons nous attendre » à découvrir aisément la preuve de son existence. Cela dit, on met sous nos yeux un exemple de l'accroissement en question : « La parole citée dans Marc, II, 27, *Le sabbat a été créé pour l'homme, et non pas l'homme pour le sabbat*, a plusieurs parallèles

(1) *Die Schriften des N. T.*, t. I, p. 52.

dans le Talmud. Naturellement il est possible, malgré cela, que Jésus ait aussi formulé lui-même cette pensée; mais il est possible également que la chrétienté ait attribué de bonne foi à Jésus ce proverbe alors en cours, qui cadre si bien avec ses idées... Et mainte autre sentence, qui doit en vérité son origine au judaïsme, pourra fort bien aussi avoir été insérée parmi les paroles de Jésus. » Et encore : « Il ne serait pas surprenant que plusieurs paroles réformatrices, qui avaient cours sans nom d'auteur, aient été rattachées à Jésus. C'eût été faire l'éloge de sa grandeur, que de lui attribuer purement et simplement tout ce qui avait été dit de bon et de sérieux (1). »

En vertu des principes et des assertions de la « théologie moderne », Jésus n'a enseigné aucun dogme. Nous sommes donc tenus, si nous voulons être des exégètes dignes de ce nom, de supprimer tout ce qui, dans l'enseignement de Notre-Seigneur, ressemble de près ou de loin à une vérité dogmatique. A ce point de vue encore, il n'a fait aucune révélation sur sa divinité personnelle, sur le Saint-Esprit, sur l'Eglise, sur les sacrements,

(1) *Die Schriften des N. T.*, t. I, pp. 52-53.

etc. M. Wellhausen le veut ainsi (1), avec beaucoup d'autres théologiens libéraux, pour un motif assez étrangement présenté : « Jésus n'était pas un chrétien, mais un Juif; il n'a donc pas proclamé une foi nouvelle, mais il a enseigné à accomplir la volonté de Dieu. » Le Dr Wernle (2) oppose pareillement les vraies paroles de Jésus à celles que lui a prêtées la foi de l'Église. « Dans celles-là il est question de confiance en Dieu, de pureté de cœur, de miséricorde, d'humilité, d'esprit de réconciliation, de (pieuse) aspiration, de cela et pas d'autre chose... Et si la chrétienté a oublié pendant près de deux mille ans ce que son Maître a voulu d'abord et avant tout, aujourd'hui cela brille pour nous de nouveau à travers les évangiles, aussi clairement et merveilleusement que si le soleil venait seulement de se lever, et que s'il chassait, par ses rayons victorieux, tous les fantômes et toutes les ombres de la nuit. »

Le soleil victorieux, c'est évidemment la critique libérale ; quant aux fantômes et aux ombres funestes, on devine bien vite aussi ce qu'ils représentent, surtout lorsque M. Wernle nous avoue, à la page suivante,

(1) *Einleitung in das N. T.*, p. 113.

(2) *Quellen des Lebens Jesu*, p. 86.

qu'il est « saturé de christologie jusqu'au dégoût ». La christologie traditionnelle de l'Eglise, la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, voilà le résumé des fantômes et des ombres qui ont caché trop longtemps le Jésus historique, au dire des rationalistes contemporains; aussi travaillent-ils de leur mieux à chasser ces fantômes et à dissiper ces ombres.

A ces odieuses invectives, nous nous bornerons à opposer ici la promesse solennelle du Sauveur : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. »

Si nous demandons aux néo-critiques les motifs sur lesquels ils s'appuient, pour réduire ainsi à leur plus stricte expression les paroles de Notre-Seigneur, transmises jusqu'à nous par des écrits dont on démontre l'authenticité indiscutable et la parfaite crédibilité, ils ne peuvent alléguer en somme que le fameux *Sic volo, sic jubeo...* Quelquefois, il est vrai, ils prennent des airs plus sérieux. Pour justifier leurs soupçons illimités, ils comparent entre elles les rédactions évangéliques : les variantes les plus légères sont toujours exploitées dans un sens tendancieux. On n'admet pas qu'une citation plus complète nous ait conservé les dires authentiques du Sau-

veur. C'est toujours la rédaction la plus courte qui est traitée comme la plus exacte, souvent même comme la seule exacte ; ce qui la dépasse doit avoir été ajouté par l'Église, en vue de ses besoins généraux ou particuliers.

Précieux aveu à recueillir en passant : « Nous ne savons pas parfaitement de quelle manière les choses ont eu lieu au sujet de ces créations nouvelles. Peut-être aura-t-on admis de bonne foi que Jésus avait parlé ainsi. Les paroles étaient là, et l'on ne savait plus qui les avait prononcées tout d'abord ; on les attribuait donc au Maître. Peut-être aussi ces additions ont-elles pris naissance de la façon suivante : on croyait connaître très exactement la pensée du Maître, et on était fortement convaincu que telle était sa volonté, de sorte qu'on osait la formuler sans inquiétude de conscience (1). »

Voici encore, énoncé en quelques mots, un des grands arguments de la critique, qui lui permet de détruire à son gré : « Ces paroles ne respirent pas l'esprit de Jésus. » Mais à quel signe, demanderons-nous à nos adversaires, serez-vous capables de reconnaître les paroles qui respirent ou qui ne respirent pas

(1) J. WEISS, *Die Schriften des N. T.*, t. 1, p. 55.

l'esprit du Sauveur ? Rien de plus simple, répondent-ils : pour peu qu'on soit doué d'esprit critique, à force de peser et de méditer les paroles de l'évangile, on « reconnaîtra bientôt clairement si l'on a affaire avec la foi de l'Eglise primitive, ou si l'on sent le souffle de la personnalité de Jésus (1). »

Deux exemples à l'appui de ce très facile principe. La parole citée par saint Matthieu, v, 19 (menace contre *quiconque fait disparaître un de ces plus petits commandements*) et la règle prescrite par Notre-Seigneur, *N'allez pas chez les païens et n'entrez pas dans les villes des Samaritains* (2), ne sauraient provenir du Sauveur, car la première est en contradiction avec « le grand, le libre esprit de Jésus », et la seconde trahit « les sentiments particularistes des judéo-chrétiens de Palestine (3) ».

M. J. Weiss regrette que Jésus n'ait pas pris la peine d'« écrire ses paroles de sa propre main (4) ». Mais nos critiques les accepteraient-ils, même sous cette forme, puisqu'elles contrediraient encore leurs théories les plus chères, qui tendent à tout niveler, et qui

(1) J. Weiss, *ibid.*, p. 56.

(2) Saint Matth., x, 5.

(3) J. Weiss, *ibid.*, p. 55.

(4) Page 56.

refusent une existence historique aux paroles les mieux accréditées, dès là qu'elles énoncent un dogme ou un oracle prophétique?

6° *Sévérité particulière des néo-critiques pour les prophéties de Jésus.* — Cette dernière réflexion nous permet de passer à une catégorie des discours de Jésus-Christ qui a subi tout particulièrement les attaques des « théologiens modernes » : nous voulons parler des prédictions du Sauveur sur sa propre personne ou sur son Eglise. Elles possèdent un caractère surnaturel ; elles sont donc par là même condamnées d'avance. En outre, elles ont une importance spéciale par rapport au divin Maître, dont elles démontrent la mission et l'autorité célestes : raison de plus pour s'en défaire promptement. Elles ne pouvaient donc pas être épargnées.

Les prophéties de Jésus relatives à sa propre personne concernent surtout sa passion, sa résurrection et son second avènement à la fin des siècles. Or, d'après les rationalistes modernes, il est impossible que Jésus ait prédit sa mort, puisqu'il ne s'attendait ni à être arrêté, ni à comparaître devant un tribunal juif ou romain, ni à être trahi par l'un des siens. Aux derniers jours de sa vie, il craignait seulement d'être assassiné par ses

ennemis, et il prenait ses précautions chaque soir, pour dérouter ceux qui lui tendaient des embûches. Tel est du moins le sentiment de M. Pfleiderer (1). Il supprime ainsi, d'un trait de plume, de nombreux passages des évangiles, puisque Jésus a prophétisé au moins à trois reprises sa douloureuse passion et sa résurrection, dans les termes les plus précis. M. A. Réville (2) dit de son côté que c'eût été là « une impossible divination ». Selon lui, le Sauveur aurait seulement prononcé quelques paroles générales sur les périls de l'avenir, afin de mettre ses disciples en garde contre les « espérances chimériques » qu'ils nourrissaient. Suivant le même auteur, à propos de la Pâque que Notre-Seigneur désirait si ardemment célébrer avec les siens à Jérusalem (3), « les narrateurs partent... de l'idée que Jésus avait tout prévu, tout prédit » ; mais c'est là « une grande cause d'illusion. C'est elle qui a le plus contribué à obscurcir l'histoire de la passion. Ni les évangélistes, ni la tradition qu'ils ont recueillie ne voulaient reconnaître que Jésus avait été surpris par les événements : trahison de

(1) Voir A. SCHWETZER, *Von Reimarus zu Wrede*, p. 311.

(2) *Jésus de Nazareth*, t. II, p. 212.

(3) Saint Luc, xxii, 25.

Judas, changement de la résolution du sanhédrin, arrestation inattendue, condamnation immédiate et mise à mort le jour même (1) ». Le récit de la Passion est donc, à ce point de vue, sans parler des autres circonstances qui seront signalées plus bas, rempli d'« invraisemblances » qu'il faut éliminer sans pitié. Ainsi, par rapport au reniement de saint Pierre, « le récit canonique a donné aux prévisions de Jésus une tournure de prédiction détaillée, qui ne peut être historique (2) ».

Les paroles de différente nature que Jésus-Christ a prononcées pour prédire son second avènement et l'avenir de son Eglise ont été attaquées de même avec violence, et surtout, parmi elles, le grand discours que l'on nomme tantôt *apocalyptique*, parce qu'il contient comme une petite apocalypse, tantôt *eschatologique*, parce qu'il expose ce qui se passera aux derniers jours du monde. Quelle victoire que celle qui permettrait d'abattre d'un seul coup cette énorme branche de l'arbre évangélique (3)!

M. Wellhausen (4) est absolument sûr que

(1) *L. c.*, page 351.

(2) *Ibid.*, p. 367.

(3) Saint Matth., xxiv-xxv; saint Marc, xiii; saint Luc, xxi.

(4) *Einleitung in das Neue Testament*, pp. 96-97.

Jésus n'a jamais prédit son second avènement; ce sont les premiers chrétiens qui ont inventé ce retour impossible. M. A. Robinson (1), faisant allusion à la parole *Le Fils de l'homme viendra dans la gloire du Père avec les anges* (saint Marc, viii, 34), porte ce jugement : « Nous sommes incliné à croire que, si ces mots appartiennent réellement à Jésus, ils doivent avoir été manipulés, de manière à recevoir une forme très différente de celle qu'ils avaient lorsque Jésus les prononça. » En effet, « Jésus ne croyait pas à son second avènement; il voulait seulement, en tenant ce langage, marquer le succès final de sa mission, en dépit de tous les obstacles ».

Le discours eschatologique est traité plus sévèrement encore dans son ensemble. A en croire M. A. Meyer (2), « le tableau de l'avenir, tel qu'il est tracé par Marc, chap. xiii (3), ne saurait être sorti de la bouche de celui qui a dit que ni les anges ni le Fils ne connaissent le temps ou l'heure de la venue du Fils de l'homme ». A la suite de beaucoup d'autres exégètes libéraux, M. A. Robinson fait subir ce qu'il

(1) *A Study on the Saviour*, p. 203.

(2) *Die moderne Forschung*, p. 72.

(3) A plus forte raison dans les passages parallèles de saint Matthieu et de saint Luc, qui ajoutent de nombreux traits nouveaux à la rédaction de saint Marc.

appelle « un traitement critique » à ce majestueux discours, et il est aisé de deviner ce que peut signifier cette expression. Ici, dit-il (1), les récits des synoptiques « sont très évidemment des compositions d'un type artificiel, qui prévalait à l'époque de Jésus. En outre, ils n'ont pas cet accent du type le plus relevé de la prophétie, du génie religieux incomparable qu'on trouve dans le discours sur la montagne... Leur sujet est moins élevé que celui des paraboles de la semence et de l'enfant prodigue. Enfin, en traitant de la fin du monde, ... ces passages donnent de l'avenir une description dont les faits subséquents ont démontré l'inexactitude au moins partielle ». Ils doivent donc, c'est la conséquence obligatoire de ces prémisses, avoir été « largement remaniés et transformés par des mains étrangères ».

M. J. Weiss nous apprend (2) que ce discours proviendrait du judaïsme, au moins en grande partie. « Souvent... on a admis qu'il existe des morceaux empruntés au judaïsme dans les prophéties de Jésus, par exemple dans les chap. XIII de Marc, XXIV de Matthieu et XXI de Luc. Cela est possible. Car si la

(1) *L. c.*, p. 260.

(2) *Die Schriften des N. T.*, t. I, p. 54.

chrétienté naissante désirait connaître son propre avenir et celui du monde, elle avait pour cela, outre les paroles de Jésus, une autre source d'enseignement infaillible, savoir, les écrits des prophètes, soit ceux qui font partie du canon (biblique), soit les autres, que le peuple avait aussi en haute estime. On les tenait pour aussi inspirés de Dieu que les paroles de Jésus. C'est pourquoi il était naturel de compléter, au moyen d'additions prophétiques et apocalyptiques (1), les prophéties de Jésus, qui, sans doute, n'auront pas été très développées. »

Ne manquons pas l'occasion d'admirer ce « sans doute », et aussi l'ensemble du raisonnement. Comme plus haut, M. Weiss prend ses hypothèses pour des réalités, quoiqu'elles n'aient d'autre fondement qu'une possibilité vague. A qui ajouter foi? A lui et à ses amis, ou aux évangélistes, dont il croit devoir — et il a grandement raison en cela — célébrer pour la troisième fois l'honnêteté parfaite, si visible d'ailleurs dans chacune de leurs pages? Nous n'aurons pas besoin de réfléchir longtemps pour trancher la question. Il n'en demeure pas moins vrai que les rationalistes

(1) C'est-à-dire, prises dans les oracles des anciens prophètes et dans les apocalypses apocryphes récentes.

contemporains suppriment, comme leurs devanciers, toutes les prophéties de Notre-Seigneur (1), et qu'ils retranchent arbitrairement une quantité considérable de ses divines paroles.

§ IV. — *Suppressions nombreuses dans l'histoire de la Passion.*

C'est peut-être à l'occasion de la passion du Sauveur que ces faux critiques se montrent le plus accommodants. Ce fait devient facilement explicable, si l'on se rappelle que l'élément miraculeux apparaît moins souvent dans cette partie des évangiles, que Jésus-Christ y subit les conséquences les plus terribles de son incarnation et qu'il s'y révèle avant tout comme l'homme de douleurs, abandonné par son Père lui-même. Les « théologiens modernes » le retrouvent donc là tel qu'ils le conçoivent. Mais, cette fois encore,

(1) E. Havet, le triste émule de Renan, écrivait dans la *Revue des deux Mondes*, n° du 1^{er} avril 1881, p. 585 : « De même que Jésus n'a pas fait de miracles, il n'a pas fait de prophéties, car la prophétie est un miracle. Il n'a pas pu prévoir la prise de Jérusalem, ni la destruction du temple. Il n'a pas davantage prédit sa mort (j'entends parler d'une prédiction précise et circonstanciée), et encore moins sa résurrection. Les récits à ce sujet n'ont aucune valeur historique. »

ils ne se séparent ni de leur loupe ni de leur scalpel, et il suffit que le surnaturel devienne tant soit peu visible, ou qu'une « influence ecclésiastique » excite le moins du monde leurs soupçons, ou qu'une simple expression soit jugée par eux contraire à leur système, pour qu'ils fassent sans tarder les suppressions dont ils sont coutumiers.

M. Wilhelm Brandt se donne, dans un ouvrage qui a eu certain retentissement (1), comme le continuateur de l'œuvre de Strauss. Au point de vue critique, il prétend faire pour la dernière partie des récits évangéliques, c'est-à-dire celle qui se rapporte au dernier séjour de Jésus à Jérusalem, à sa passion et à sa résurrection, ce que Strauss avait accompli pour la période galiléenne de la vie du Sauveur. Il procède entièrement d'après la même méthode et recherche tout d'abord, à propos de chaque incident, les raisons pour lesquelles les faits n'ont pas dû se passer à la manière dont ils sont racontés par les évangélistes. Dans ces conditions, qui cherche trouve ; aussi le résultat est-il négatif au plus haut degré. Le Dr Brandt découvre partout

(1) *Die evangelische Geschichte und der Ursprung des Christentums auf Grund einer Kritik der Berichte über das Leiden und die Auferstehung Jesu*, Leipzig, 1893.

des contradictions, des impossibilités. Selon lui, cette portion de l'histoire évangélique « ressemble à un fruit luxuriant, mais qui n'a qu'un très petit pépin » (1), à tel point que, dans la vie entière de Jésus, il n'y a que deux faits absolument certains : il est mort, et *il doit* être ressuscité ; ce qui revient à dire qu'il devait ressusciter d'après la foi de l'Église, bien que cette « incarnation de la foi », comme la nomme l'auteur, ne corresponde à aucune réalité historique (2).

Le vulgarisateur français des hardiesses rationalistes les plus récentes, M. Guignebert, ne pouvait pas manquer de marcher sur les traces de M. Brandt. « Le *schéma* de la Passion commun aux trois évangiles (synoptiques) » n'est pas très considérable pour lui non plus. Au reste, ce *schéma* « n'offre guère de garanties, et il y a longtemps qu'on a remarqué ses faiblesses (3)... Les faits, avant d'être mis par écrit, furent défigurés peu à peu sous l'influence des préoccupations ultérieures » qui s'emparèrent de l'esprit des chrétiens.

(1) *L. c.*, p. x.

(2) M. A. Schweitzer, *Von Reimarus...*, p. 255, relève ce qu'il y a de très arbitraire dans l'argumentation de M. Brandt, qui emploie à tout instant les mots *dürfte, sollte, könnte*, les équivalents des « peut-être » de Renan.

(3) *Manuel d'histoire ancienne du christianisme*, pp. 184-185.

En somme, « le seul fait qui paraisse certain, c'est que Jésus est mort en croix (1) ».

Les récits de la passion inspirent la réflexion suivante à M. A. Robinson (2), cet auteur anglais auquel nous avons donné plusieurs fois la parole : « Les légendes messianiques et la foi de l'Église se sont très spécialement emparées des récits qui concernent cette importante période..., de manière à mettre en relief le rôle surhumain (de Jésus). » Cependant, il veut bien admettre que nous avons, dans ces récits, une « base très solide » pour y appuyer l'histoire de la Passion. Si cette conclusion est vraie, comment celui qui l'a tirée ne voit-il pas que les prémisses sont entièrement fausses ? Car une série de faits douteux est incapable de fournir une base solide.

Quelques citations de détail montreront

(1) *L. c.*, p. 187. Les lignes suivantes sont également à citer : « On a pu se demander si des circonstances étrangères à Jésus ne s'étaient pas après coup mêlées aux incidents de sa Passion, et au point d'occuper la plus grande partie dans le récit qui nous en reste. Il est, en effet, très probable que cela est arrivé. On a même pu, sans paradoxe, jeter un doute sur la réalité de sa crucifixion. » *Ibid.*, pages 186-187. L'auteur croit devoir ajouter que saint Paul est trop catégorique sur ce fait, pour qu'on puisse le nier complètement. Est-il juste, demanderons-nous, qu'ici l'on ajoute foi à saint Paul, et qu'on refuse de croire les évangélistes ?

(2) *A Study on the Saviour in the newer Light*, 2^e édition, p. 237.

avec quelle rigueur les théologiens libéraux appliquent, ici encore, leur théorie des rédactions successives, des remaniements, des développements fantaisistes, des exagérations dogmatiques, des inventions proprement dites, et comment ils se permettent d'enlever violemment à la passion du Sauveur ses plus riches joyaux.

M. Albert Réville est, suivant sa coutume, l'un des interprètes les plus destructeurs. Il mentionne « le songe légendaire de la femme de Pilate (1) ». Il affirme que « l'envoi de Jésus à Pilate en l'affublant d'un costume dérisoire, est difficile à admettre (2) ». D'après lui, Pilate ne s'est pas lavé les mains d'une manière symbolique, le peuple n'a pas prononcé l'horrible blasphème *Sanguis ejus super nos...* C'est la tradition chrétienne, ou bien l'évangéliste, qui a inventé ces détails, soit pour innocenter Pilate, soit pour charger les Juifs le plus possible (3). La parole de Jésus aux filles de Jérusalem n'a pas de réalité historique ; du moins, elle ne saurait avoir été prononcée au moment fixé par saint Luc : Jésus était alors trop épui-

(1) *Jésus de Nazareth*, t. II, page 395.

(2) *Ibid.*

(3) Page 398.

sé (1). Les ténèbres qui couvrirent la terre au moment de la mort du Sauveur sont aussi une invention de la chrétienté primitive (2). « Le déchirement du rideau sacré » n'est qu'un « trait légendaire (3) ». Quant à « l'historiette » des gardes placés auprès du tombeau, elle « se heurte contre des invraisemblances qui la rendent plus que douteuse (4) ». Il n'est nullement certain que Notre-Seigneur ait revendiqué la dignité messianique devant Caïphe ; comment saurait-on qu'il l'a fait, puisque aucun de ses disciples n'assistait à cette scène ? Cessons de chercher un encouragement dans le sublime dialogue qui eut lieu au Calvaire entre Jésus et le bon larron : cet épisode aussi est une création de l'Eglise ; il atteste l'*universalisme* du troisième évangile, qui parle si volontiers du salut offert à tous les hommes.

Plusieurs néo-critiques portent même l'audace jusqu'à effacer totalement de l'histoire évangélique l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem. Elle n'aurait qu'une base idéale, dans l'oracle de Zacharie, ix, 9, faussement rattaché à Jésus-Christ. D'autres admettent

(1) P. 403.

(2) P. 421.

(3) P. 429.

(4) P. 458.

le fait extérieur, qu'ils trouvent trop bien attesté pour oser le retrancher d'une manière absolue ; mais ils le dépouillent de sa signification principale, lorsqu'ils prétendent que Notre-Seigneur n'a pas été acclamé comme Messie, lors de cette entrée solennelle (1).

Pour ce qui est de l'institution de l'Eucharistie, « à quel degré la signification doctrinale qui fut attachée à cet incident fut-elle présente à l'esprit de Jésus ? Il est difficile de le dire avec certitude. Assurément, une grande partie de la doctrine de l'Eglise sur ce point fut un développement tardif (2) ». La plupart des « théologiens modernes » vont encore plus loin, et ne doutent pas que Jésus n'ait absolument rien institué dans cette circonstance (3). Est-il même bien sûr qu'il ait prononcé les paroles « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » et « Faites ceci en mémoire de moi » ? Du moins, il est certain qu'il n'a jamais songé à établir un nouveau sacerdoce, puisqu'il n'était, comme on nous le répète à cette occasion, qu'un laïque ordinaire. C'est

(1) WELLHAUSEN, *Israelitische und jüdische Geschichte*, 3^e éd., p. 380, note 2.

(2) A. ROBINSON, *A Study on the Saviour*, p. 318.

(3) « Ce n'était pas un rite qu'il instituait... Ce sont ses disciples qui ont fait un rite après lui de la parole la plus innocente qui soit sortie de sa bouche. » A. RÉVILLE, *Jésus de Nazareth*, t. II, p. 358.

la primitive Eglise qui a fait de lui le souverain prêtre du christianisme, de même qu'elle a créé le sacerdoce chrétien, chargé de la prédication et de l'administration des sacrements (1).

Les « théologiens modernes » rejettent aussi d'une manière absolue le dogme si consolant de l'expiation, de la réparation de nos péchés par Jésus-Christ, enlevant ainsi à la croix du divin Maître toute sa beauté, toute sa réalité. Ils continuent pourtant d'appeler Jésus le *Heiland*, le « Sauveur » ; ils affectent même de dire qu'ils préfèrent ce titre à tous les autres. Mais c'est un titre qui n'a plus de sens ni de valeur, puisque, suivant eux, Jésus n'a pas sauvé ni racheté une seule âme. Notre-Seigneur n'a donc pas subi, pas offert à Dieu de sacrifice proprement dit, au temps de sa passion. Et pourtant, d'après une remarque très juste, sans cette idée de la rédemption opérée par Jésus-Christ, l'évangile devient singulièrement « anémique ». Rien de plus faux d'ailleurs que ce système, qui est en contradiction flagrante avec l'enseignement de Jésus et celui des apôtres. Malheureusement, des pages multiples

(1) Voir O. KLUGE, *Die Idee des Priestertums in Israel. Juda und in Urchristentum*, Leipzig, 1906.

des évangiles doivent disparaître aussi, en vertu de cette négation (1).

§ V. --- *Elimination totale de la résurrection et de l'ascension du Sauveur.*

Nous connaissons suffisamment les principes des critiques libéraux, pour deviner ce qu'ils pensent du grand miracle de la résurrection du Sauveur. Quelques-uns d'entre eux glissent rapidement sur ce fait, comme s'ils éprouvaient quelque gêne à l'aborder de front et franchement. De ce nombre est M. W. Hess, qui croit se tirer d'affaire, en disant que « ce qui arriva après la mort de Jésus n'appartient pas à son histoire (2) ». D'autres, sans déclarer la résurrection de Notre-Seigneur absolument impossible, montrent par leurs développements explicatifs qu'ils ne lui accordent pas leur adhésion. « Il alla dans l'au-delà », s'écrie M. A. Robin-

(1) Qu'on lise les brochures du pasteur R. Hermann, *Erlösung*, Tubingue, 1906, et du Dr Paul Fiebig, *Jesu Blut*, Tubingue, 1906; on verra que la « rédemption » chrétienne n'y a plus de sens, et qu'elle se borne à je ne sais quelle vague régénération de l'âme.

(2) *Jesus von Nazareth in seiner Entwicklung*, Fribourg-en-Brisgau, 1906, page 133. Voir aussi W. Bousset, *Jesus*, p. 87.

son (1), à propos de la mort de Notre-Seigneur. Il répète cinq à six fois cette phrase banale, en tête d'autant d'alinéas, la commentant en termes creux et ampoulés, qui attestent que, si l'auteur accepte une certaine survivance de Jésus, il ne croit nullement à sa résurrection réelle. La plupart prennent ouvertement parti contre cet éclatant prodige, et nient soit sa réalité historique, soit même sa possibilité. Ils appuient leur négation sur les contradictions apparentes des comptes rendus évangéliques, ou simplement sur leur principe relatif au surnaturel; ou bien, plus simplement encore, ils se bornent à protester au nom de la science contemporaine.

Écoutons le plus récent disciple français des docteurs germaniques : « L'idée de la résurrection d'un corps réellement mort n'a pu être adoptée que dans un temps et par des hommes à qui manquaient les notions physiologiques acquises depuis (2). » La résurrection de Jésus serait « un miracle tout à fait prodigieux, et la raison moderne se sent incapable d'en admettre la réalité (3) ». Et puis, « il est bien à présumer que les narra-

(1) *Loc. cit.*, pp. 341-342.

(2) GUIGNEBERT, *Manuel d'histoire ancienne du christianisme*, p. 187.

(3) A. RÉVILLE, *Jésus de Nazareth*, t. II, p. 461.

leurs enrichissent, sciemment ou non, plus d'une de leurs descriptions, de traits dictés par leur manière individuelle de concevoir les choses (1) ». Du reste, consolons-nous : la perpétuité de la religion chrétienne « ne dépend pas absolument d'un miracle... sujet à mille objections (2) ». D'après M. Weinel (3), Notre-Seigneur n'est pas ressuscité; il y eut seulement « ce que (les disciples) appelèrent sa résurrection ».

Au dire de nos adversaires, l'ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne peut être aussi, cela est évident, qu'une invention des premiers chrétiens. « Il est indubitable, écrit M. E. Carpenter (4), que c'est à cause du caractère messianique de Jésus que ses disciples ont cru qu'il avait été souverainement élevé comme Seigneur siégeant à la droite de Dieu. C'est aussi à cause de ce caractère messianique que le *Te Deum* le célèbre par ces mots : Nous croyons que tu viendras pour être notre juge, et que le *Credo* déclare qu'il est assis à la droite de Dieu, le Père

(1) A. RÉVILLE, *Jésus de Nazareth*, t. II, p. 469.

(2) *Ibid.*, p. 451.

(3) *Jesus im neunzehnten Jahrhundert*, p. 2, 3.

(4) *Les Évangiles d'après la critique moderne*, trad. franç., p. 63.

tout puissant, d'où il viendra juger les vivants et les morts.»

§ VI. — *Le bilan général des éliminations dressé par les néo-critiques eux-mêmes.*

Après avoir exposé le système rationaliste en ce qui regarde les évangiles et l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il nous reste à établir un bilan général, et à constater le résultat auquel aboutissent les recherches des « théologiens modernes ».

Nous avons assisté à ce triste spectacle : au nom de la science et de la critique, mais en réalité sous les prétextes les plus futiles, qui se ramènent finalement à celui de l'incrédulité, ils sont arrivés à supprimer, avec une facilité étonnante, l'enfance entière de Jésus, à part un seul incident peut-être ; presque tous ses miracles, ou plutôt, tous ses miracles en réalité, car ceux qu'ils consentent à garder, en fort petit nombre, cessent d'avoir le moindre caractère surnaturel d'après les règles d'interprétation qu'on leur applique ; de nombreux épisodes dont l'élément miraculeux est cependant absent ; les prophéties du Sauveur et une énorme quantité de ses paroles ; des

traits multiples de sa passion, sa résurrection, son ascension et son second avènement, l'institution des sacrements et de l'Eglise. Après leur examen soi-disant critique, c'est à peine si quelques pages des évangiles synoptiques conservent une certaine valeur. Mais quel est le livre, quelque sacré et accrédité qu'il puisse être, qui serait capable de résister à des attaques si acharnées et à des enquêtes dénuées de toute impartialité, conduites au contraire avec un parti-pris révoltant ? Aussi, quand on a lu et relu les ouvrages des néo-critiques, est-on surpris de voir qu'ils regardent encore quelques épisodes de la vie de Jésus comme historiques, quelques-unes de ses paroles comme dignes de foi. Mais laissons-leur jusqu'au bout la parole ; de la sorte, on ne pourra pas nous accuser d'exagération.

M. J.-E. Carpenter s'adresse cette question (1) : « Quand, par une analyse attentive des évangiles, nous avons constaté la difficulté de nous prononcer entre les relations diverses de certaines paroles de Jésus, quand nous avons démontré les influences personnelles et ecclésiastiques qui ont fortement coloré les récits, conservons-nous encore un

(1) *Les Evangiles d'après la critique moderne*, trad. franç., page 24.

résidu historique, qui nous permette de retrouver le vrai Jésus, de l'entendre parler et de le voir agir ? » Il répond aussitôt : « Nous le pensons ; et voici comment, après notre travail critique, nous nous représentons son caractère, son ministère et son enseignement. » Quelques pages in-8 lui suffisent pour nous communiquer ce « résidu historique » trouvé par lui.

A la fin de son petit volume « les Sources de la vie de Jésus » (1), M. Paul Wernle a un paragraphe intitulé : Les résultats pour la vie de Jésus. Il y résume à son tour ce que ses principes et ses recherches lui permettent d'envisager comme historique dans les trois premiers évangiles. Que ce résumé est mesquin, misérable ! Il est vrai que très peu de rationalistes contemporains ont poussé aussi loin la négation. Selon lui, nous ne connaissons à peu près rien de la vie extérieure de Jésus-Christ, presque rien de sa pensée intime et de ses desseins. Mais qu'importe ? continue ce critique facile à contenter. L'essentiel ne consiste-t-il pas à savoir quelle idée Jésus se faisait de Dieu, des hommes et du monde ? Or, nous sommes parfaitement éclairés sur ces points. — Belle consolation !

(1) *Die Quellen des Lebens Jesu*, Halle, 1904.

Les esquisses de la vie de Jésus tracées par MM. Wellhausen, Bousset, A. Schweitzer, E. Giran, W. Hess, A. Meyer, Harnack, R. Otto, P. W. Schmidt, O. Schmiedel, Mehlhorn, von Soden, G. Frenssen, sont également d'une maigreur extrême. Sous prétexte de ne citer que ce qui est inattaquable dans les évangiles au point de vue historique, ces interprètes en arrivent à retrancher la plus grande partie des faits. Dans son « Jésus », dont nous avons cité plusieurs extraits, M. Bousset n'accepte comme points fermes que le baptême de Notre-Seigneur par Jean-Baptiste, son ministère à peu près exclusivement galiléen, la confession de saint Pierre à Césarée de Philippe et les principaux épisodes de la passion. Du reste, il se contente d'un résumé très général et très succinct au sujet du ministère public de Jésus, qu'il divise en trois phases : une période d'enthousiasme de la part du peuple, une période de refroidissement, une période d'abandon presque complet, de sorte qu'aux derniers temps de sa vie Jésus ne se serait guère occupé que de la formation de ses disciples.

Lorsqu'ils consentent à être francs et à dire ouvertement leur pensée, les néo-critiques s'expriment à la façon de M. Guigne-

bert (1) : « L'inévitable conclusion où nous conduise l'examen des documents, c'est donc que la vie de Jésus est impossible à saisir. La tradition orale, sous l'empire de la double foi en la messianité et en la résurrection, d'ailleurs étroitement liées l'une à l'autre, en a déformé tous les traits, avant que l'écriture ait pu les fixer. En vérité, nous ne savons avec quelque apparence d'exactitude que ce qui nous est rapporté dans les Actes (11, 22-23; x, 38-39) : Jésus de Nazareth a été un homme approuvé de Dieu et plein de ses dons; il a vécu allant de lieu en lieu, faisant le bien, guérissant les malades que le diable opprimait, et il est mort sur la croix par les mains des méchants... Nous n'avons pas le moyen de voir clair dans la vie de Jésus, embrumée par l'ultérieure projection de la foi messianique. »

Le langage de M. Lipsius est encore plus odieux. Dans la revue *Die Christliche Welt* (2), il ne craint pas de dire : « Que nous reste-t-il du Jésus de l'histoire ? Tout d'abord, le fait qu'un Juif pieux, du nom de Jésus, a réellement existé, fait que la science ne saurait infirmer; puis quelques propos,

(1) *Manuel d'histoire ancienne*, pp. 191 et suiv.

(2) Année 1905, p. 638.

fables et anecdotes qu'on ne peut dérober à ce Monsieur ; enfin l'épisode, scientifiquement établi, que cet homme a été exécuté, enseveli et que son corps repose encore dans sa tombe. Il y a aussi quelque chose à ajouter sur les causes de sa mort : par-dessus tout, qu'il n'en a pas été lui-même innocent. Une erreur enthousiaste l'a fait tomber ; ç'a été une part de cette illusion qui renferme l'idée du Messie et qui s'est étendue à lui. Par là, malgré la piété de sa vie, Jésus a été la victime du conflit qui a existé au fond de sa conscience. Paix à ses cendres ! »

M. P.-W. Schmiedel fait les aveux les plus étonnants. Dans ses pages les plus récentes (1), il confesse qu'il ne pratique pas « le culte de Jésus », « tout en laissant debout, ajoute-t-il, beaucoup de choses rejetées par les autres (critiques) ». Ceux qu'il nomme « les autres » ne sont pas nombreux, car il est peu d'interprètes de l'évangile qui l'aient dépassé lui-même en fait de suppressions hardies. Pour montrer à quel point il est dédaigneusement désintéressé en ce qui concerne Notre-Seigneur Jésus-Christ, il dit encore : « Ma possession religieuse la plus intime

(1) *Die Person Jesu*, p. 29.

n'éprouverait aucun dommage, si je pouvais me convaincre aujourd'hui que Jésus n'a pas du tout existé... Je ne serais pas non plus troublé dans ma possession religieuse, si je devais voir en Jésus, à cause de ses prétentions à la dignité de Messie, un exalté ou quelque autre chose que je ne pourrais nullement approuver. Je ne suis pas tenu de croire à ses affirmations relatives à sa propre personne. Pour ma piété privée, je ne ressens pas non plus le besoin de voir en Jésus un modèle absolument parfait, et cela ne me troublerait point, si je trouvais un autre homme qui le dépassât; ce qui est indubitablement exact sous certains rapports. »

Nous le demandons à nos lecteurs : est-ce que des critiques qui entreprennent d'étudier les évangiles dans un tel état d'âme et d'esprit ne sont pas cent fois plus à craindre, sous le rapport de la partialité, des fausses retouches, des manipulations et des suppressions audacieuses, — nous ne dirons pas : des additions, car ils n'ajoutent rien, si ce n'est leurs interprétations arbitraires, — que ceux qui s'approchent des récits inspirés avec des sentiments de foi, d'adoration et d'amour? Qui ne sait que ces derniers, s'ils sont fidèles à recueillir précieusement, comme des trésors

sans prix, les moindres paroles et les plus petits faits qui se rattachent au Maître bien-aimé, respectent trop l'objet sacré de leur culte pour se permettre d'ajouter quoi que ce soit à son histoire, et croiraient commettre un sacrilège en y apportant la transformation la plus légère ?

Mais allons jusqu'au bout de la pensée de M. P.-W. Schmiedel, car elle nous manifeste clairement la manière d'agir des rationalistes contemporains. Cet auteur reconnaît qu'il existe dans les évangiles synoptiques, à côté des légendes, des mythes et des faux dogmes qui s'y sont introduits peu à peu, « des colonnes-fondements d'une vie de Jésus vraiment scientifique (1) ». Ces « colonnes-fondements » consistent en neuf textes qui sont défavorables à Notre-Seigneur, et qui, d'après les principes de la critique moderne, doivent être infailliblement authentiques, car « aucun des vénérateurs de Jésus — et ce sont eux qui ont la parole dans les évangiles — ne les aurait inventés (2) ».

Ces neuf textes sont les suivants (3) :

(1) *L. c.*, p. 6. Voir aussi, du même auteur, la brochure intitulée *Das vierte Evangelium*, Halle, 1906, pp. 16-22, 31-32, 33, 81-83, 85-89, et surtout l'article « Gospels » dans *l'Encyclopædia biblica* de Cheyne, t. II.

(2) *Ibid.*, page 8.

(3) Nous les citons dans l'ordre adopté par M. Schmiedel.

1^o Saint Marc, III, 21 : « Les proches de Jésus (sa mère et ses frères, c'est-à-dire ses cousins) vinrent pour se saisir de lui ; car ils disaient : Il a perdu l'esprit. » 2^o Saint Marc, XIII, 32 : « Quant à ce jour ou à cette heure (de la fin du monde), nul ne sait rien ; ni les anges dans le ciel, ni le Fils, mais le Père seul. » 3^o Saint Marc, X, 18 : « Jésus lui dit : Pourquoi m'appelles-tu bon ? Personne n'est bon, si ce n'est Dieu seul. » 4^o Saint Matthieu, XII, 32 : « Qui conque aura parlé contre le Fils de l'homme, il lui sera pardonné ; mais si quelqu'un a parlé contre le Saint-Esprit, il ne lui sera pardonné ni dans ce siècle, ni dans le siècle à venir. » 5^o Le cri d'angoisse de Jésus expirant (saint Marc, XV, 34) : « Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

A ces cinq passages, M. Schmiedel en ajoute quatre autres, qui s'occupent spécialement de Jésus en tant que thaumaturge : 1^o Saint Marc, VIII, 12 : « Pourquoi cette génération demande-t-elle un signe (un miracle) ? En vérité, je vous le dis, il ne sera pas donné de signe à cette génération. » 2^o Saint Marc, VI, 5 : « Jésus ne put faire là (à Nazareth) aucun miracle, si ce n'est qu'il guérit un petit nombre de malades, en leur imposant les mains ; et il s'étonnait de leur incrédulité. » 3^o Saint

Matthieu, xi, 5, à l'occasion de cette réponse adressée par Jésus aux deux délégués de Jean-Baptiste : « Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent et les pauvres sont évangélisés (1). » 4° La parole de Jésus à ses disciples : « Voyez et gardez-vous du levain des pharisiens et des sadducéens » (saint Matthieu, xvi, 6) (2).

Après avoir énuméré ces neuf « colonnes-fondements », M. Schmiedel condense dans les termes suivants les résultats qu'il croit pouvoir en déduire : « Qu'ai-je donc maintenant dans ces neuf *Grundsäulen* ? Vous direz peut-être : Très peu de chose. Je réponds au contraire : Suffisamment de choses. Si j'ai ces colonnes, je sais que Jésus doit s'être réellement présenté tel qu'elles le décrivent... Je sais que sa propre famille n'a rien su d'une haute dignité de sa personne, mais qu'elle a rattaché sa conduite à un dérangement d'esprit. Je sais qu'il a refusé lui-même de se laisser donner le titre de « bon », ou de se pré-

(1) M. Schmiedel interprète faussement cette réponse dans un sens figuré : ceux qui sont moralement aveugles, sourds, lépreux, morts, etc., de sorte que Jésus répudierait ici lui-même le don de faire des miracles.

(2) M. Schmiedel explique aussi ce texte à sa façon, de manière à le ramener à sa théorie.

senter comme connaissant d'avance l'avenir, et qu'il n'a attaché aucune importance à sa propre personne, même quand il était l'objet d'une calomnie, mais seulement au Saint-Esprit, c'est-à-dire, à la sainte cause qu'il représentait. Je sais qu'il avait besoin de la foi des malades pour qu'une guérison pût lui réussir, et qu'il a refusé par principe de faire un signe, c'est-à-dire un miracle, si ce signe devait avoir le but de démontrer sa nature divine. Je sais qu'un certain nombre au moins des récits miraculeux des évangiles reposent sur une fausse interprétation d'expressions figurées, employées par Jésus, et que, à ses yeux, la signification proprement dite de son rôle consistait surtout dans son enseignement si simple. Je sais enfin que, sur la croix, il s'est senti abandonné de Dieu. En un mot, je sais, d'une part, que sa personne ne pourrait être reléguée dans le domaine de la légende, et je sais, d'autre part, qu'il a été un homme dans le sens plein de l'expression, qu'en lui le divin... ne peut être cherché qu'à la manière dont on le cherche dans un homme (1). »

Voilà comment on interprète l'évangile au

(1) *Die Person Jesu*, pp. 8-9.

nom de la critique. M. Schmiedel veut bien le reconnaître, ses « colonnes » ne forment que le point de départ d'une enquête soi-disant scientifique relative à la vie de Jésus; puis il indique dans quel sens et dans quelles limites cette enquête doit avoir lieu. Il établit ce principe, qu'à cause des « colonnes-fondements » et à côté d'elles, divers traits de l'évangile méritent notre créance, même lorsqu'ils rehaussent la grandeur et l'autorité du Sauveur, « à condition qu'ils s'harmonisent avec l'image de Jésus fournie par les colonnes-fondements et qu'ils n'excitent d'ailleurs aucun doute (1) ». Le principe est perfide, car, tout en manifestant une générosité apparente, il met la défiance à l'ordre du jour dans l'enquête rationaliste. Quels sont, en effet, les textes évangéliques qui « n'excitent aucun doute », dans l'esprit des néo-critiques (2) ?

(1) *Die Person Jesu*, page 10.

(2) M. Otto Schmiedel, dans son opuscule *Die Hauptprobleme der Leben-Jesu-Forschung*, 1902, 2^e édit. en 1906, adopte la plupart des idées de son frère Paul-Wilhelm. Son principe est celui-ci : « Si nous rencontrons dans les évangiles des passages qui expriment des choses contraires à la tendance qu'on avait alors de glorifier Jésus, et si ces passages ont été transformés ou rejetés par les évangiles postérieurs, qui se scandalisaient de ces côtés humains, de ce manque de glorification, nous pouvons affirmer avec certitude que ces passages qui ne glorifient pas Jésus sont anciens et authentiques » (page 25). Redisons que cette règle favorise

M. le professeur P.-W. Schmiedel vient de nous proposer ses *Grundsäulen*. Son collègue M. Bousset, qui a voulu inventer aussi sa métaphore pour désigner le peu qu'il nous laisse des évangiles et de la vie de Jésus, parle de « quelques blocs de granit » inébranlables (1). Ces blocs, sur lesquels on peut, selon lui, bâtir solidement une vie du Sauveur, consistent dans les faits assez rares qu'il plaît à lui et à ses amis de regarder comme plus exacts, plus authentiques que les autres, et comme offrant toute garantie à l'historien. Garantie qui n'est pas infailible, paraît-il, puisque d'autres critiques, plus avancés, plus logiques, ont nié à leur tour le caractère historique de ces mêmes faits, renversant et mettant en pièces les blocs de granit. Construire solidement une vie de Jésus ! Mais, nous le demandons, avec quels matériaux la construira-t-on ? Neuf « colonnes-fondements » et « quelques blocs de granit » ne sauraient suffire pour cela, même en y ajoutant celles des actions et des paroles du « Jésus historique » dont l'école libérale daigne reconnaître l'authenticité.

singulièrement la particularité, et que rien n'empêche d'en faire l'explication la plus arbitraire.

(1) *Was wissen wir von Jesus?* Halle, 1904, p. 53.

Nous ne devons pas omettre de dire, pour être impartial, que, par instants et d'après l'apparence extérieure, quelques-uns des néo-critiques parlent de Jésus avec une certaine chaleur; entre autres, M. Bousset, lorsqu'il écrit (1) : « Tous les grands personnages qui ont vraiment agi sur la marche du christianisme étaient convaincus qu'ils tiraient leur vie (religieuse) de Jésus de Nazareth... Nous devons toujours aviver notre petit feu en l'approchant du leur, qui est si grand. Mais le centre et le fait de tous ces guides auxquels se rattache la vie de la religion, c'est la personne de Jésus... De la figure de Jésus de Nazareth s'élançe comme un torrent de vraie vie; nous nous plaçons dans ce torrent et nous nous laissons emporter... Nous nous sentons emportés par le torrent de la vie. Et nous disons au guide de notre âme, que nous connaissons autant qu'il est nécessaire de le connaître : Tu es la voie, la vérité et la vie. »

Ils tracent aussi de Jésus des portraits que l'on serait tenté, à première vue, de trouver éloquents; ou bien, ils lui adressent des éloges dithyrambiques. M. P.-W. Schmiedel, dont nous avons longuement exposé la théorie si

(1) *Was wissen wir...?* pp. 72-73.

audacieuse, s'écrie que Jésus est « la plus sainte figure de l'histoire (1) » ; M. Crooker signale « la suprême excellence morale » du Sauveur (2). Il est possible, comme l'extrême gauche du rationalisme l'a reproché aux « théologiens modernes », que ceux-ci reviennent, lorsqu'ils parlent ainsi, à des sentiments de foi plus ou moins conscients ; ou bien, ils essaient de pallier jusqu'à un certain point, aux yeux des croyants, ce qu'il y a d'odieux dans leurs théories subversives. C'est du moins, en toute hypothèse, un hommage rendu par eux à la force latente de la vérité, et au caractère sublime de Notre-Seigneur. Mais, en réalité, que tout cela est peu de chose ! Comme le disait naguère l'un d'entre eux, « que n'a pas été Jésus d'après ces théories ? Un réformateur social, dans toutes les nuances auxquelles se prête aujourd'hui ce titre ; un prédicateur de la rédemption personnelle par un renoncement complet, dans le sens du bouddhisme ; un type de nature essentiellement germanique, par opposition à la race sémitique, à laquelle Jésus n'aurait pas du tout appartenu ; un hérault du panthéisme, qui, en parlant de Dieu, n'aurait

(1) *Die Person Jesu...*, p. 3.

(2) *The Supremacy of Jesus*, p. 94.

pensé qu'à l'ensemble du monde ; un prédicateur de l'amour du prochain, sans associer à ce sentiment une foi religieuse proprement dite, etc. (1) ». Ce sont-là, ajoute-t-il, des « images défigurées du Christ » (*verzerrte Christusbilder*).

Ils sentent tous, à vrai dire, mieux que personne, les faiblesses de leur système, et la perte irréparable qu'ils risquent de causer à l'humanité. C'est pourquoi ils essaient de s'en consoler, en calculant ce qu'ils prétendent être les résultats heureux, les profits de leur travail. Mais plus que jamais leur langage devient alors banal. Il faut, disent-ils, « prendre une attitude plus rationnelle — c'est-à-dire, évidemment, plus incrédule, — à l'égard de Jésus ; alors viendra une nouvelle naissance du christianisme (2) ». Beau christianisme, en effet, que la religion sans Christ, sans dogmes, sans morale spéciale, sans clergé, sans sacrements, sans grâce surnaturelle, sans Église, qui résulterait des théories rationalistes ! On ose dire encore : « Les évangiles deviennent, entre les mains des savants

(1) P.-W. SCHMIEDEL, *Die Person Jesu*, p. 4. Voir aussi A. Harnack, *Das Wesen des Christentums*, édit. de 1903, pp. 1-2.

(2) CROOKER, *l. c.*, p. 86.

modernes, malgré toutes les pertes apparentes, tout à la fois plus intéressants et plus instructifs, et, dans un sens très vrai, plus historiques. La figure de Jésus devient moins mystique, mais plus réelle... Les évangiles, qui sont vraiment devenus nouveaux, parce qu'ils sont vus à une lumière nouvelle, nous aident en réalité à comprendre Jésus d'une manière plus complète, à ressentir pour lui une plus chaude admiration (1). »

Singuliers paradoxes que tout cela ! A qui donc veut-on jeter de la poudre aux yeux ? Ma fortune est de 10.000 écus ; vous m'en enlevez 9.000 et plus, et vous prétendez me faire accroire que vous m'avez enrichi ! Mais on tient ce langage, parce qu'il y aurait, nos critiques le voient bien, trop d'inconvénients à effaroucher ceux qu'ils voudraient gagner à leur cause. Laissons donc les rationalistes se proclamer avec emphase « les hommes de Jésus », les libérateurs du Jésus historique (2) ; ils ne sont, nous l'avons vu, que ses pires ennemis et les destructeurs manifestes de son œuvre.

(1) J. WEISS, *Die Schriften des N. T.*, t. I, pp. 47-48.

(2) Voir G. FRENSSEN, *Das Leben des Heilands*, Berlin 1907, pp. 97 et suiv.

CHAPITRE III

Appréciations de toutes ces théories.

Nous l'avons dit en commençant cette étude, notre but a été simplement d'exposer les affirmations les plus récentes, et en même temps les plus hardies, du rationalisme contemporain par rapport à l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous n'avions pas l'intention d'en entreprendre ici la réfutation détaillée. Ça et là cependant, nous avons relevé le caractère visiblement erroné de ces théories ; d'ailleurs, ne se réfutent-elles pas en quelque sorte d'elles-mêmes, par leur seul exposé ? Néanmoins, il convient qu'avant de conclure notre travail nous indiquions en quelques mots les faiblesses, les impossibilités, les contradictions, et par-dessus tout l'arbitraire de ce système exégétique, aussi perfide que dangereux, dont plusieurs écrivains catholiques ne se sont pas assez défiés.

C'est très justement qu'un « théologien mo-

derne » écrivait naguère : « La question *Qu'était Jésus ?* occupe les hommes de notre époque plus puissamment peut-être qu'aucune autre génération... Le regard est dirigé plus que jamais sur Jésus (1). » En vérité, le monde des savants, — croyants ou incroyants — s'occupe de lui, sinon plus qu'on ne l'avait fait auparavant, du moins d'une manière toute nouvelle. Il est donc juste que les interprètes catholiques suivent avec attention ce mouvement de la libre pensée, qui prétend être scientifique, et qu'ils mettent leurs frères en garde contre les pièges tendus à leur foi. Le monde et la vie, l'éternité aussi, changent d'aspect, selon qu'on pense de telle ou telle façon au sujet du Sauveur; c'est pourquoi nous voulons garder notre Jésus tout entier, tel que nous l'avons reçu des apôtres et de l'Église, et le défendre, au besoin, jusqu'à la mort.

Les théories des théologiens libéraux concernent, nous l'avons vu, d'abord les documents évangéliques, puis la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quelle est leur valeur sur ces deux points? Il y aura un intérêt spécial, non seulement à les juger nous-

(1) P. WERNLE, *Die Quellen des Lebens Jesu*, p. 1.

mêmes à l'aide des principes catholiques (1), mais aussi à voir comment ils sont appréciés par des critiques protestants, soit orthodoxes, soit rationalistes : le jugement de ces derniers n'en aura que plus de force, puisqu'ils se placent, comme nos adversaires eux-mêmes, sur le domaine purement naturel.

§ I. — *La théorie rationaliste envisagée en elle-même et dans sa méthode.*

Un mot d'abord sur le système « moderne » ou « libéral » d'interprétation des évangiles, considéré en lui-même et dans sa méthode. On peut le désigner par trois épithètes caractéristiques. C'est, tout du long, le régime de l'arbitraire, du ton tranchant et superbe, de la fausse critique. Il sera inutile d'insister longuement sur la justesse de cette appréciation sévère, car nous sommes persuadé que chacun de nos lecteurs l'a portée

(1) Les idées que nous ne pouvons résumer ici que très succinctement ont été développées de main de maître dans les deux écrits suivants : M. Lepin, *Jésus, Messie et Fils de Dieu d'après les Évangiles synoptiques*, Paris, 1904, 3^e édit. en 1909 ; Dr Karl Braig, Dr G. Hoberg, etc., *Jesus Christus, Vorträge auf dem Hochscharkurs zu Freiburg im Breisgau gehalten*, 1908.

en face de chacune des citations que nous avons mises sous ses yeux.

1^o C'est le régime de l'arbitraire. Qui l'a dit et démontré avec plus de force que le Dr Kalthoff, ce pasteur protestant, devenu complètement incrédule, qui n'a pas craint de nier l'existence historique de Notre-Seigneur (1) ? Comme les « théologiens modernes » étaient devenus ses principaux adversaires, il s'est lui-même dressé devant eux avec une étonnante vigueur, et a proféré contre eux de dures vérités. Leur art consiste, dit-il (2), « à retrancher ici quelque chose, à ajouter là quelque autre chose ». Et d'après quelle règle retranchent-ils ou ajoutent-ils ? « Ils sont obligés de retrancher du Nouveau Testament, avec leurs ciseaux théologiques, tout ce qui ne s'accorde pas avec leur théologie confessionnelle, et ils appellent cela : *faire de la critique historique* !... A la suite de cette amputation, il ne reste plus rien de réel, et le théologien (libéral) a la main libre pour créer ensuite ce qu'il nomme *l'évangile* (3). » Leur théologie est d'ailleurs

(1) Voir notre brochure intitulée : *l'Existence personnelle de Jésus et le rationalisme contemporain*, Paris, 1909, pp. 15-26.

(2) *Was wissen wir von Jesus?* Berlin, 1904, p. 3.

(3) *Ibid.*, p. 8.

fort simple : « elle suppose ce qui doit être démontré, et lorsque une supposition de ce genre n'est pas possible, elle a recours... à ce *vraisemblablement*, qui joue un rôle considérable dans le système de Bousset (1); lorsque cela non plus n'est pas possible, on affirme hardiment, même si l'affirmation contredit la vérité historique (2). »

Non contents d'avoir constamment recours aux ciseaux, d'après la méthode chère à Strauss, les néo-critiques « lisent sans cesse entre les lignes », comme le leur reproche un de leurs amis, M. Wellhausen, et ils substituent leurs propres pensées à celles des évangélistes. Redisons-le, c'est l'arbitraire dans toutes les directions : ces Messieurs suppriment dans la vie de Jésus tout ce qui les gêne, uniquement parce que cela les gêne, et ils ne laissent subsister que ce qui leur paraît s'harmoniser avec leurs idées préconçues.

2^o Leur ton hardi et tranchant n'est pas moins remarquable. Ils parlent, nous l'avons vu également, comme si la chrétienté entière s'était trompée depuis dix-neuf cents ans au sujet de son fondateur lui-même ; comme si,

(1) L'un des principaux « théologiens modernes ».

(2) *Ibid.*, p. 10.

avant eux, personne n'avait compris Jésus ; comme s'ils le connaissaient mieux que ses contemporains, mieux que ses propres disciples et que toute la brillante série des Pères et des Docteurs de l'Église, mieux qu'il ne se connaissait personnellement. Qu'on lise les ouvrages de MM. Albert Réville, Bousset, Harnack, Carpenter, Gunkel, Crooker, Frenssen, etc. : on n'y verra d'un bout à l'autre qu'une série d'assertions audacieuses, orgueilleuses, opposées à la foi de longs siècles ; mais le doute effleure à peine de temps à autre leur esprit, tant ils se croient sûrs d'eux-mêmes et de leurs théories destructrices. M. G. Frenssen en particulier lit à toute occasion dans l'âme et au plus intime des pensées de Jésus ; la vie du Sauveur, telle qu'il la raconte dans le plus triste des livres (1), est une série de monologues dans lesquels Jésus nous livre ses réflexions, ses projets, ses secrets les plus cachés, dans un sens qui est totalement opposé aux évangiles.

C'est donc avec une entière exactitude qu'on écrivait naguère : « Le ton tranchant (des néo-critiques), la négation, la joie de détruire,

(1) Son fameux roman *Hilligentei*, Berlin, 1905. Voir notre compte-rendu dans la *Revue pratique d'Apologétique*, nos du 15 avril, du 1^{er} et du 15 sept., du 15 oct. 1907.

le mépris pour le christianisme, le gonflement scientifique, font pâlir les folles audaces de l'Encyclopédie... Ces rudes démolisseurs ne respectent rien (1). » Le fait est d'autant plus frappant que beaucoup d'entre eux sont jeunes encore et inexpérimentés, et simples répétiteurs tout frais émoulus de l'Université.

3° Fausse critique aussi. Certes, les évangiles n'ont rien à redouter d'une critique sincère, respectueuse, qui démontre leur authenticité et leur crédibilité parfaites, et qui fait disparaître promptement certains malentendus. « Le vrai critique se défie de toute prévention, il réprime ses propres désirs, il cherche les faits exacts, il s'écarte pour que la réalité puisse parler. » Qui donc a esquissé ce petit portrait ? Un adepte de la théologie libérale, M. Crooker (2). Mais qu'il s'en faut que lui et ses amis le réalisent !

Fait-on preuve de critique, lorsqu'on supprime des évangiles, *a priori* et sans aucun

(1) *Le Correspondant*, n° du 2 janvier 1907, p. 319. « Si la théologie (libérale) ne sait pas autre chose au sujet d'un Jésus historique, ... sa banqueroute est inévitable, et l'assurance avec laquelle elle parle, l'air de supériorité intellectuelle qu'elle affecte, ne ressemblent que trop à la conduite de ceux qui prennent au dehors les apparences de la richesse, pour prolonger encore pendant quelque temps leur crédit, tandis qu'ils ont recours à toutes sortes d'expédients pour voiler le véritable état de leur fortune. » A. KALTHOFF, *Was wissen wir...?* p. 31.

(2) *Supremacy of Jesus*, p. 38.

examen, tout miracle, toute révélation et toute prophétie, en somme, tout ce qui est surnaturel ? Il est, nous avons pris soin de le noter, des théologiens rationalistes qui protestent très justement contre un pareil procédé ; malheureusement, il en est d'autres, cent fois plus nombreux, qui ne prononcent le nom du miracle que pour le condamner aussitôt.

Fait-on preuve de critique, — et cela revient presque au même, — lorsqu'on retranche, dans l'histoire de Jésus, « ce qui n'est plus d'accord avec notre expérience » ou avec la science actuelle ; c'est-à-dire, tout ce qui exige de nous un acte de foi, tout ce qui dépasse les limites de notre pauvre raison ? C'est donc un parti-pris opposé à la science et à la vraie critique qui a dicté les lignes suivantes à M. Carpenter (1) : « Il faut traduire ces idées — sur la fin du monde, le jugement général, le second avènement du Messie, son élévation à la droite de Dieu, etc. — en langage plus spirituel, en transporter le siège dans notre vie intime, pour les adapter à nos inventions modernes. » Soit ! ne croyez pas aux miracles, si vous avez eu le grand malheur de

(1) *Les Évangiles d'après la critique moderne*, trad. franç., p. 36.

perdre la foi ; mais n'allez pas dire que vous faites œuvre de savants, de critiques, en interprétant les évangiles dans un sens absolument opposé à celui que leur ont donné leurs auteurs.

Fait-on preuve de critique, demanderons-nous encore, en ne tenant pas le moindre compte de la tradition pour apprécier et pour interpréter les évangiles ? Est-ce que, d'anneau en anneau, elle ne nous rattache pas directement à ces livres sacrés et à Jésus lui-même ? Elle est, sur Notre-Seigneur, un témoin sérieux, fidèle, impartial, admirablement instruit. Il est donc tout à fait contraire à la science et à la critique de l'oublier, ou plutôt de l'exclure, lorsqu'on veut savoir quels sont les auteurs, l'origine, les sources, le but des évangiles et quelle idée on doit se faire de Jésus. Mais la tradition est un témoin gênant pour les théories rationalistes, et c'est là le vrai motif pour lequel celles-ci la traitent en ennemie irréconciliable. M. Crooker (1) place sur les lèvres de ses lecteurs cette objection, à laquelle il lui est très malaisé de répondre : « Quel droit avez-vous de mettre de côté les anciennes traditions de l'Eglise ? Qui vous a

(1) *Supremacy of Jesus*, p. 40.

autorisés à siéger comme juges du symbole de la chrétienté ? N'avez-vous pas formé ces théories au moyen de votre imagination trop ardente ? Combien il est absurde de votre part de prétendre que vous avez trouvé ces faits dans les évangiles, alors que des milliers de savants, aussi habiles que vous, ont lu ces pages pendant des siècles, et n'y ont pas vu ce que vous prétendez y avoir découvert ! Est-il possible qu'ils aient tous été aveugles, et que vous ayez eu seuls des yeux pour voir la vérité ? »

Oui certes, comme le dit un auteur protestant qu'indignent par moments les procédés rationalistes, « la tradition... a mieux vu, et plus profondément, que des auteurs trop préoccupés de passer au crible de leur raison les textes évangéliques (1) ». Concluons donc avec le terrible Dr Kalthoff (2) : « Il est visible... que cette théologie (moderne), avec ses allures scientifiques trompeuses, éloigne ses adeptes aussi bien de la science que de la foi. » C'est, ajouterons-nous avec M. Kähler, « une critique dégénérée », qui abuse de la spéculation philosophique et du dogmatisme,

(1) H. Monnier, *la Mission historique de Jésus*, Paris, 1906, p. 246.

(2) *Was wissen wir von Jesus ?* p. 3.

cent fois plus que les docteurs croyants, contre lesquels elle dirige des attaques si violentes. En vérité, la méthode des « théologiens modernes » n'a de critique et de scientifique « que l'étiquette (1) ». Si l'on se permettait d'appliquer les mêmes principes aux *Commentaires* de César, aux *Annales* de Tacite, à l'*Histoire* de Suétone, etc., quelles justes réclamations retentiraient de toutes parts ! En effet, pas un seul détail historique ne pourrait rester debout en de pareilles conditions.

§ II. — *Les quatre évangiles ont un droit strict à notre créance.*

Ce que nous avons à dire des évangiles envisagés comme documents historiques se ramène à ces trois points : leur autorité, les prétendues « influences » qui les auraient transformés et défigurés de très bonne heure, la distinction établie par les pseudo-critiques entre « l'amande » et « la coquille ».

1^o On a démontré dans de beaux et savants volumes, durant ces derniers siècles, que

(1) H. LARSEN, *Jesus und die Religionsgeschichte*, Tubingue, 1902, p. 14.

nos évangiles datent véritablement de l'époque et proviennent réellement des auteurs auxquels ils ont été attribués dès l'origine du christianisme. Les témoignages qui attestent leur authenticité remontent jusqu'au début du second siècle, et les citations qu'on en fait dès ce temps lointain montrent qu'ils avaient une forme identique à celle qu'ils possèdent aujourd'hui (1). Le quatrième ne diffère aucunement des autres sous ce rapport (2).

On prouve pareillement leur unité, la parfaite honnêteté de leurs auteurs, leur crédibilité indiscutable : l'exégèse, l'histoire, la saine critique, la logique, la philologie, l'archéologie et la géographie apportent chacun leurs arguments en faveur de cette démonstration. Ce que les « théologiens modernes » allèguent en sens contraire consiste en assertions entièrement arbitraires et subjectives ;

(1) Voir les *Introductions au Nouveau Testament* du P. de Valroger et du Dr Belser, les ouvrages de Mgr Meignan et de M. H. Wallon sur les évangiles, surtout l'excellent volume du professeur anglican V. H. Stanton, *The Gospels as historical Documents*, 1^e partie, *The early Use of the Gospels*, Cambridge, 1903, et la lumineuse brochure du professeur catholique M. Jakob Schäfer, *Die Evangelien und die Evangelienkritik*, Fribourg-en-Brigau, 1908.

(2) M. le professeur (anglican) W. Sanday, *Criticism of the fourth Gospel*, Oxford, 1905, et M. l'abbé Lepin, *l'Origine du quatrième évangile*, Paris, 1906 ; la *Valeur historique du quatrième évangile*, 2 vol. Paris, 1910, viennent de le démontrer savamment pour la centième fois.

à nulle part l'œil le mieux exercé, à moins qu'il ne se munisse, comme on l'a dit, de « lunettes rationalistes », ne découvre les couches et les stratifications dont on nous parle si fréquemment depuis quelques années.

Les évangiles ont donc un droit strict à notre créance ; ils sont des documents historiques de premier ordre, bien qu'ils exposent des faits surnaturels. Qu'on examine sérieusement et même sévèrement ces faits ; nous n'avons rien à redouter d'un tel examen, s'il est loyal. Mais la logique la plus élémentaire interdit de rejeter un livre, en tout ou en partie, sous prétexte qu'il contient des comptes rendus d'incidents miraculeux.

2° Quant aux prétendues « influences » qui se seraient exercées de très bonne heure pour les dénaturer, et pour insérer à travers les récits sacrés, d'abord très simples, des narrations plus compliquées, elles n'existent que dans l'esprit des « théologiens modernes », qui les ont inventées pour les besoins de leur cause. M. Kalthoff l'a fort bien dit encore, « ce ne sont pas des motifs scientifiques... qui ont porté les théologiens (libéraux)... à écarter de l'image du Christ tous les traits qui étaient devenus gênants pour eux, et à les attribuer à des influences historiques posté-

rieures (1) ». Leur principal motif n'est autre que la prévention dogmatique ou philosophique. Lorsqu'ils prétendent découvrir presque à chaque ligne l'influence de la foi, l'influence de saint Paul, l'influence du judaïsme contemporain, bien plus, l'influence du parsisme (2), du bouddhisme et de la religion babylonienne, ils ne sauraient dire qu'ils le font en employant « le sévère contrôle de l'enquête christologique (3) ». Nous pouvons affirmer qu'en pareil cas il y a toujours « de l'empirisme caché dans les coulisses (4) ».

C'est notre devoir de le répéter bien haut : ceux qui reprochent sans cesse et sans raison aux récits évangéliques d'avoir été transformés, amplifiés, souvent même complètement inventés par la foi des premiers chrétiens, agissent eux-mêmes sous la pire des influences, celle de l'incrédulité, qui trouble singulièrement leurs esprits, qui excite en eux les préjugés, la passion et qui leur suggère l'emploi de moyens inavoués. Ils prétendent être — c'est là une de leurs expres-

(1) *Entstehung des Christentums*, p. 6.

(2) Par exemple, dans la foi aux anges et aux démons.

(3) Assertion de M. Wernle, *Quellen des Lebens Jesu*, p. 1.

(4) HERING, *Wider das Christusbild der religionsgeschichtlichen Volksbücher*, Halle, 1905, pp. 11-12.

sions favorites — *vorausetzungslos*, c'est-à-dire, à l'abri de tout préjugé, lorsqu'ils se mettent au travail. C'est l'opposé qui a lieu. Faut-il s'étonner, après cela, que leur histoire de Jésus ne soit pas la véritable ?

Un de leurs nombreux *postulata* consiste à affirmer que Jésus est le produit de son temps et de son milieu, desquels il aurait tiré toutes ses idées, les vraies comme les fausses. Ils l'isolent donc, et ils le jugent d'après ce temps et ce milieu, comme s'il n'avait rien reçu d'une source supérieure. Ils creusent un fossé profond, une sorte d'abîme, entre lui et l'Église primitive, entre ce qu'ont dû être, suivant eux, ses concepts personnels et ceux qui dateraient seulement d'une époque postérieure à sa mort. Ils opposent ainsi le christianisme de Jésus, le *Jesustum*, comme ils osent dire, — sorte de religion extrêmement vague et pâle, qui différait à peine du judaïsme, — au christianisme plus complet des apôtres et de la première chrétienté. Mais tout cela est de *l'a priori* au plus haut degré, et pas autre chose, puisque c'est entièrement *a priori* qu'ils reconstituent, d'une part, l'enseignement de Jésus, et, de l'autre, celui des apôtres ou de l'Église, et qu'ils prétendent que tout ce qui, dans les évangiles, dépasse l'enseigne-

ment du Sauveur, ne provient pas de lui, et n'est pas autre chose qu'une retouche, due à quelque influence dogmatique. D'après les néo-critiques, il y aurait eu, par conséquent, dès l'origine de l'Eglise, une falsification des purs principes évangéliques et de la vie même de Jésus. Or, cette assertion est tout à fait contraire à l'histoire, qui, loyalement étudiée dans les sources les plus anciennes, nous apprend que l'évangile de la chrétienté naissante ne différait en rien de celui de Jésus-Christ.

3^o La théorie relative à l'« amande » et à la « coquille » (1) que la critique moderne se fait forte de discerner dans les évangiles, n'est pas moins fausse et arbitraire. Elle aussi, elle n'est qu'un expédient, qui a échoué misérablement, et qu'on ne peut établir, du reste, qu'à coups de force et de violence. La preuve qu'elle est inadmissible, c'est la divergence perpétuelle qui existe entre ceux qui la proposent : ce qui est « amande » pour les uns est seulement « coquille » ou « pelure » pour les autres, et réciproquement. M. A. Schweitzer est un « théologien moderne », et pas des

(1) Rappelons au lecteur que la coquille à briser et à rejeter consiste, en fin de compte, dans les notions de ciel et d'enfer, d'anges et de démons, de miracles et de prodiges ; en un mot, dans la notion du surnaturel. Voir la page 16.

moindres ; il a donc quelque autorité pour apprécier l'expédient en question. « Pour ce qui est, écrit-il (1), de l'amande historique, ... on doit maintenant y renoncer, jusqu'à ce qu'on ait démontré, si toutefois la chose est démontrable, qu'on peut et qu'on doit distinguer entre l'amande et la coquille. » Mais il croit, comme nous, que cette démonstration est impossible ; aussi, s'adressant à ceux de ses amis qui pensent autrement, il leur dit : « Supposez donc que tout est historique (dans les évangiles), ou que rien n'est historique. » Cela du moins aura un sens, tandis que les demi-mesures n'en ont pas. Puis il décrit brièvement et ironiquement leur façon d'agir : « On fait des soustractions, et l'on interprète. » Telle est bien, en deux temps, la méthode employée par les exégètes libéraux : on supprime ce qui déplaît ; ce qui reste, chacun l'interprète à son gré. « Chaque chercheur s'arrange finalement de manière à conserver ce qui, dans les récits (évangéliques) traditionnels, s'adapte à sa construction personnelle des faits et à sa propre conception de la possibilité historique, et il repousse le reste (2). » C'est donc toujours l'arbitraire

(1) *Von Reimarus zu Wrede*, pp. 329-330.

(2) *Ibid.*

à outrance, nous ne cesserons pas de le dire. Aussi un excellent critique anglais pouvait-il reprocher récemment à ces faux exégètes «leur *subjectivisme* en tant qu'historiens (1) ».

Ainsi donc, vouloir distinguer, dans les évangiles, entre l'amande et la coquille, «c'est comme si nous nous efforcions de découvrir dans une graine ce qui est la vie, et d'en extraire la force qui lui permet de germer. Nous cherchons et nous cherchons encore, nous enlevons écorce après écorce; pour nous aider, nous prenons un microscope, puis un second, puis un troisième qui donne un grossissement plus fort. Quel sera le résultat final? La graine disparaîtra, et il ne restera plus qu'un peu de poussière (2). » Cette comparaison met fort bien en relief le résultat entièrement négatif des opérations successives auxquelles se livrent les néo-critiques, pour séparer l'écorce de l'amande dans la littérature évangélique.

(1) *The Expository Times*, n° de mars 1907, p. 265.

(2) KEGEL, *Probleme der Geschichte Jesu und die moderne Kritik*, Gross-Lichterfeld, 1906, p. 16.

§ III. — *Il n'est pas possible d'établir une distinction entre le Jésus historique et le Christ de la foi.*

Si, des documents qui racontent la vie de Notre-Seigneur, nous passons à sa personne sacrée, nous avons à protester énergiquement aussi : tout d'abord, contre la distinction établie par l'école libérale entre le « Jésus historique » et le « Christ dogmatique », car elle ne répond en rien, elle non plus, à la réalité des faits. Elle est incapable de résister à un examen sérieux (1), puisque la véritable histoire évangélique, dûment accréditée, démontre qu'il n'y a jamais eu la moindre différence entre Jésus et le Christ, entre le prétendu Jésus historique et ce qu'on a appelé le Christ du dogme et de la foi (2), ou, comme on ne craint pas de dire d'une manière encore plus sacrilège, entre « l'homme Jésus et le Christ Fils de Dieu ».

(1) Comme on l'écrivait naguère dans *The Hibbert Journal*, n° d'avril 1909, autant vaudrait établir une distinction entre Bonaparte et Napoléon.

(2) C'est ce qu'a fort bien démontré le savant professeur (protestant) M. Kähler, dans sa brochure remarquable, *Der sogenannte historische Jesus und der geschichtliche biblische Christus* (le Jésus soi-disant historique et le Christ biblique de l'histoire), Leipzig, 2^e édit., 1896.

Selon l'excellente remarque de M. Wellhausen (1), théologien des plus libéraux, si l'on a « élevé le Jésus historique à la hauteur d'un principe religieux, » c'est avant tout pour « le mettre en jeu contre le christianisme ». C'est bien cela : cette distinction entre Jésus et le Christ n'a été créée que pour battre en brèche les évangiles, l'Eglise chrétienne et la personne du Sauveur lui-même. Mais, continue M. Wellhausen, « en faisant du Jésus historique un dogme religieux, on est forcément obligé, comme les anciens rationalistes, d'effacer de lui les conditions historiques ».

M. Kalthoff, qui ne manque aucune occasion de signaler les points faibles de ses adversaires, leur dit à ce sujet que le protestantisme orthodoxe et surtout le catholicisme ont beaucoup mieux compris et conservé le Jésus de l'histoire que les théologiens libéraux. Ils le regardent tout à la fois comme le Fils de Dieu et comme le Fils de l'homme. Or, dans le Nouveau Testament tout entier, « le Christ est représenté comme un être surhumain ; jamais et nulle part il n'est ce que la théologie dite critique a voulu faire de lui, c'est-à-dire un homme purement naturel » (1).

(1) *Einleitung in das N. T.*, pp. 114-115.

(2) *Christus-Problem*, chapitres II-IV; *Entstehung des*

Quel est, au reste, le vrai Jésus historique ? Est ce celui de M. Bousset ? celui du D^r Wellhausen ? celui de M. J. Weiss ? celui de M. Schweitzer ? celui de M. Frenssen ? celui de M. Wrede ? Car chacun des théologiens modernes a le sien, qui diffère d'une manière plus ou moins notable de celui des autres. La question est sans doute indiscrete ; du moins la réponse est aisée. Selon le mot très heureux de M. Kalthoff, « Jésus est devenu pour la théologie protestante (libérale) le récipient dans lequel chaque théologien verse le contenu de sa propre pensée (1). » M. Paul Wernle (2) n'a donc pas tort de redouter que « chacun ne crée (le portrait de Jésus) d'après ses propres idées ».

Aussi, les critiques modernes ont beau multiplier à l'infini leurs portraits du Sauveur ; ils n'ont réussi qu'à produire une galerie de tristes « caricatures ». L'image qu'ils tracent du divin Maître en phrases ampoulées est « tout à fait impossible sous le rapport psy-

Christentums, chap. 1. M. Kalthoff dit ailleurs, *Was wissen wir von Jesus?* p. 6 : « Ce que Bousset voit en ce Jésus (historique)... est complètement sans valeur au point de vue de l'histoire ; c'est une contradiction flagrante avec le Christ des évangiles. »

(1) *Christus-Problem*, p. 21.

(2) *Quellen des Lebens Jesu*, p. 1.

chologique et moral (1) » ; c'est une odieuse « parodie », puisqu'on a commencé par défigurer, amoindrir et presque anéantir le vrai Jésus. Ce n'est point là une des moindres contradictions de l'école libérale. Elle nous présente son Jésus comme l'idéal suprême ; mais, après qu'elle a pressuré violemment les documents qui racontent son histoire, il ne reste qu'« une image sans force et sans sève, une forme vague et exsangue, de laquelle on ne comprend pas bien comment elle a pu produire une telle impression, ni comment des résultats si vastes et si profonds ont pu être opérés par elle (2) ».

La pensée qui termine cette citation mérite un développement rapide, car elle signale une autre contradiction étonnante de nos adversaires. Comment Jésus, s'il n'a été qu'un rabbin juif sans mandat soit divin soit humain, s'il a partagé sur des points essentiels les erreurs de ses coreligionnaires, s'il s'est attribué faussement le titre de Messie, s'il a été perpétuellement ballotté par ses propres pensées, s'il n'a fait aucun miracle, s'il ne nous a laissé comme héritage que quelques idées originales sur Dieu et sur la dignité

(1) HERING, *Wider das Jesusbild*, p. 21.

(2) KÆGEL, *Probleme*, p. 16.

de l'âme humaine, s'il a misérablement échoué sur un gibet, comment un être aussi chétif, — qui « a manqué sa vocation », selon le mot expressif d'un critique allemand (1), — a-t-il pu, en dépit de toutes les « influences » imaginables, s'attacher de nombreux disciples dévoués jusqu'à la mort, et devenir, après son insuccès apparent et sa fin ignominieuse, le fondateur du christianisme et de l'Eglise, l'objet de la foi et de l'amour d'hommes innombrables ? Il y a une disproportion en quelque sorte infinie entre la cause et l'effet ; si la cause n'est pas divine, l'effet demeure à jamais inexplicable (2).

Les « théologiens modernes » supposent pourtant que leur Jésus, ainsi nivelé et amoin-

(1) C. A. Bernoulli, *Christus in Hilligenlei*, broch. in-12, Iéna, 1906, p. 29.

(2) « Si Jésus n'est rien de plus qu'un excellent Juif du vieux temps, au sujet duquel nous connaissons si peu de chose, que des savants de divers pays sont allés jusqu'à affirmer qu'il est un mythe, comment expliquerons-nous la manière dont le monde (entier) court après lui ?... Que (ceux qui ont des doutes par rapport à lui examinent par eux-mêmes ! Ils trouveront des hommes et des femmes de races, de civilisations et de langages tout à fait opposés, qui s'attachent, chacun à leur manière, à ce Juif illettré d'autrefois. Par un instinct que personne ne peut expliquer, tous trouvent en lui leur propre compatriote et leur contemporain, l'ami de leur vie quotidienne, la force de leur faiblesse. Qui donc, si ce n'est le Fils de l'homme, lui qui est l'homme universel parce qu'il est le Dieu suprême, pourrait ainsi réaliser les désirs intimes de tout homme ? » J. H. Moulton, dans *The Hibbert Journal*, n° de juillet 1909, p. 766.

dri par eux, est appelé, par contraste avec celui des évangiles, à donner désormais « à l'humanité le secours spirituel dont elle a besoin (1) ». Comme si le côté destructeur de leur critique n'enlevait pas à ce Jésus toute influence et toute puissance ! Non certes, dépouillé de toutes ses auréoles, sans force aucune, grossièrement trompé, mystique exalté ou même fanatique, il ne mérite ni notre admiration ni nos hommages ; il est incapable d'être notre modèle, il n'est pas même digne d'avoir sa place parmi les héros de l'humanité. Voilà où nous conduit la théologie moderne, qui semble ne pas remarquer l'énormité des contradictions dans lesquelles elle s'embarrasse. Si Jésus a été tel que nous le dépeignent ceux qui proclament qu'ils l'ont découvert à nouveau, « il offre tout au plus un intérêt pathologique (2) ». Suivant une autre observation très juste du Dr Kalthoff (3), « le Jésus historique est pour eux le brin de paille auquel ils se cramponnent, à cause du besoin qu'ils ont encore d'une autorité », pour donner quelque apparence de force à leur système.

(1) CROOKER, *Supremacy of Jesus*, p. 105.

(2) MEFFERT, *Die Existenz Jesu*, 1906, p. 9.

(3) *Christus-Problem*, p. 19.

§ IV. — *Les néo-critiques reconnaissent eux-mêmes la faiblesse de leurs théories.*

Du reste, les « théologiens modernes » signalent eux-mêmes, lorsqu'ils veulent être sincères, le néant de leur enquête et de leurs découvertes prétendues. C'est ainsi que M. Hollmann (1), tout en affirmant avec fierté que lui et ses collègues ont conservé sur Jésus des détails assez complets « pour saisir dans sa vie la plus intime cette figure la plus grande de l'histoire, et pour la rendre féconde à l'avantage de leur propre vie », ne peut s'empêcher de confesser « l'inexactitude de leur travail scientifique ». L'aveu de M. Wellhausen est encore plus significatif (2) : « La vie de Jésus, qui apparaissait autrefois sur le programme de la littérature théologique et des cours de théologie, a été réduite depuis quelque temps à des *Problèmes de la vie de Jésus.* » En effet, pour les néo-critiques, tout est devenu « problème » insoluble dans les évangiles. « L'horizon de cette théologie devient chaque jour plus étroit ; le monde des

(1) *Theologische Rundschau*, avril 1906, p. 135.

(2) *Einleitung in das Neue Testament*, p. 89.

pensées duquel cette théologie tire sa nourriture se resserre toujours davantage (1). »

Mais rien ne démontre mieux la faiblesse de la théorie moderne que le récent ouvrage du Dr A. Schweitzer, *Von Reimarus zu Wrede* (2). Après avoir étudié à fond, dans 401 pages grand in-8°, tous les systèmes rationalistes qui se sont succédé depuis cent trente ans au sujet de Notre-Seigneur Jésus-Christ et des évangiles, l'auteur est obligé de reconnaître que ces nombreux systèmes se sont donné réciproquement le coup de mort. « Il n'y a rien de plus négatif, conclut-il (3), que les résultats de l'enquête (critique) relative à Jésus. »

Vu cet état de choses, on comprend que les théologiens libéraux, lorsqu'ils réfléchis-

(1) KALTHOFF, *Was wissen wir...?* pp. 4-5. « Finalement, dit le même auteur, *Entstehung des Christentums*, pp. 145-146 (après avoir supprimé la plus grande partie de l'histoire évangélique)... on s'est contenté d'affirmer qu'une personne historique nommée Jésus doit avoir existé, et, pour sauver le fait de sa simple existence, on a renoncé à tout détail biographique sur cette personne. Par là, le protestantisme libéral est arrivé au dernier fil, extrêmement mince, du tissu qui peut encore lui servir d'appui : à savoir, un fondateur de religion dont on ne sait rien, sinon qu'il a existé... En cela consiste la faiblesse extrême du protestantisme libéral. » On nous pardonnera les emprunts assez nombreux que nous avons faits à ce grand ennemi de Notre-Seigneur; mais il nous paraît excellent de faire réfuter les rationalistes les uns par les autres.

(2) Tubingue, 1906.

(3) Page 356.

sent qu'ils ont éliminé comme apocryphes la plupart des actes et des paroles de Jésus, et qu'ils l'ont dépouillé lui-même de sa divinité, de tous ses attributs supérieurs, se posent parfois cette question troublante : « Sommes-nous encore chrétiens (1) ? » Ils savent bien qu'ils ne le sont plus que de nom, et ils admettent franchement qu'ils ne le sont plus dans le même sens que les premiers disciples de Jésus. Aussi, à propos d'un ouvrage très subversif de M. Wernle (2), M. le professeur Kaftan, protestant orthodoxe, écrivait-il récemment (3) : « Un chrétien n'écrit pas ainsi ; » et, à propos du *Jesus* de M. Bousset : « Ils ont enlevé le Seigneur (4). » N'y a-t-il point là une condamnation très énergique du système entier ?

§ V. — Conclusion.

Il faut conclure. Au milieu de ce va-et-vient, ou plutôt de ce désordre presque indescrip-

(1) Voir R. HERMANN, *Erlösung*, Tubingue, 1905, pp. 42-43.

(2) *Die Anfänge unserer Religion*, Tubingue, 1901, 2^e édit. en 1904.

(3) *Moderne Theologie des alten Glaubens*, p. 3.

(4) *Ibid.*, p. 56. Allusion à la parole de Marie-Madeleine, saint Jean, xx, 12.

tible des opinions dans le monde protestant, dont une partie considérable tombe peu à peu dans le rationalisme le plus complet, combien nous sommes heureux, nous, catholiques, d'avoir dans l'Église romaine, la seule fondée et maintenue par Jésus-Christ, et dans le Souverain Pontife, chef infallible de cette Église, une autorité supérieure qui nous empêche de nous égarer !

Tandis que nous préparions ces pages, celui qui est pour nous l'organe suprême de la vérité religieuse a fait entendre sa voix, et il a solennellement condamné soixante-cinq propositions émanant d'écrivains catholiques qui, voulant être trop « modernes », tendaient à amoindrir singulièrement Notre-Seigneur ; puis, par un acte plus solennel encore, la Lettre encyclique du 8 septembre 1907, il a rejeté sans appel, et frappé d'anathème ces mêmes erreurs. Le prétendu « Jésus historique » avait déjà presque séduit et égaré quelques aveugles. Bénissons le ciel de ces actes d'autorité, qui ont déjà arrêté en grande partie le mal.

Suivant la réflexion d'un exégète allemand, on a beau dire, on ne réussira pas à « faire sauter » (*sprengen*) le rocher si résistant des évangiles et de leurs récits traditionnels. Nous

aussi, nous sommes pour la théorie des « colonnes-fondements » et des « blocs de granit (1) » ; mais c'est l'évangile entier qui est pour nous un bloc indestructible, une base inexpugnable, contre lesquels les attaques de l'incrédulité demeureront à jamais impuissantes. Et Jésus-Christ, tel que les récits de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean l'ont révélé à dix-neuf siècles consécutifs, est seul le *Jésus historique*, le vrai Jésus de notre foi, de notre espérance et de notre amour. JESUS CHRISTUS HERI ET HODIE ; IPSE ET IN SÆCULA (2).

(1) Voir les pages 100-105.

(2) Épître aux Hébreux, xiii, 8.

INDEX ALPHABÉTIQUE

- Amande (l') et la coquille dans les évangiles, 16, 125-127.
- Apôtres (les), 55.
- Arbitraire (l') dans les théories rationalistes, 61, 73, 104, 112-114, 121, 125, 126.
- Ascension (l'), 92.
- Authenticité des évangiles, 121.
- Belser, Dr J., 121.
- Bernoulli, 132.
- Beyschlag, W., 24-25.
- « Blocs de granit » dans les évangiles, 108, 135.
- Bousset, Prof. W., 12, 19, 35-36, 60, 61, 66, 96, 105, 106, 115, 130, 136.
- Braig, Mgr K., 112.
- Brandt, Dr W., 12, 46, 83-84.
- Carpenter, Prof., 39-40, 92-93, 94-95, 115, 117.
- « Christ (le) dogmatique » ou « le Christ de la foi », 13-14.
- « Colonnes-fondements » (les), de la vie de Jésus, 100-104.
- Crédibilité des évangiles, 121-122.
- Critiques (les) rationalistes, 6, 11, 12, 20, 28, 38, 41, 53, 57, 60, 65, 70, 72, 94, 104, 105, 109, 111-120, 125, 126, 127, 129, 130.
- Crooker, J., 13, 40-42, 50-51, 107, 108, 115, 116, 133.
- Didon (le P.), 23.
- Discours (le) eschatologique du Sauveur, 78-81.
- Dogme (Aucun) n'aurait été révélé par Jésus-Christ, 71-72.
- « Doublets » (les prétendus) dans les évangiles, 57-60.
- Ecole (l') libérale, 6, 12, 23, 70, 112, 128, 131, 135, etc.
- Edersheim, Dr, 23.
- Eglise (l') et Jésus-Christ, 60.
- Enfance (l') de Jésus, supprimée en bloc par les néo-critiques, 48-51.
- Eucharistic (l'), 88.
- Évangile primitif (l'), 30.
- Évangiles (les) synoptiques et le rationalisme-contemporain, 27-31 ; l'évangile selon saint Jean, 25-27.
- Farrar, W., 23.
- Fils de l'homme, 54.
- Foi (la) de l'Eglise et la vie de Jésus, 14, 28, 53, 66-67, 72, 74, 75, 84, 85, 86-87, 89, 92, 97.
- Fouard, C., 23.
- Frenssen, G., 12, 96, 109, 115, 130.
- Geikie, C., 23.
- Guignebert, Ch., 47, 84-85, 91, 97.

- Harnack, Prof. A., 12, 22, 45.
62, 96, 115.
- Havet, E., 82.
- Hering, H., 123, 131.
- Hermann, R., 136.
- Hess, W., 90, 96.
- Hollmann, Dr, 134.
- Holtzmann, H. J., 12.
- Holtzmann Oscar, 12, 31, 64.
- Honnêteté (l') des évangélistes,
33, 67, 68, 81, 121.
- « Influences dogmatiques » ou
« ecclésiastiques » qui au-
raient faussé les évangiles,
31-43, 53, 83, 94, 122-125,
132, 134.
- Jaïre (la fille de), 64.
- Jean (l'évangile selon saint),
25-27, 121.
- Jean-Baptiste (saint) et sa pré-
dication, 52.
- Jésus-Christ. Son existence
personnelle niée par de nom-
breux rationalistes, 9; les
néo-critiques lui enlèvent tout
caractère surnaturel, 17-18;
les évangiles nous le font
suffisamment connaître, 22-
23. Etc.
- « Jésus historique » (le pré-
tendu), 13-15, 17, 25-26, 58,
69, 130, 138.
- Jülicher, D., 19.
- Kaftan, Prof., 43, 136.
- Kahler, Dr, 17, 25, 119, 128.
- Kalthoff, A., 24, 113, 116, 119,
122, 130, 133, 145.
- Kcim, Th., 24.
- Kœgel, Dr, 127, 130.
- Lacunes nombreuses dans les
évangiles, 19-21; elles ne
nous empêchent pas de con-
naître Jésus, 20, 21-23, et
d'écrire sa vie, 23-25.
- Larsen, H., 120.
- Lazare, 64-65
- Le Camus, Mgr., 23.
- Légende (la) et les évangiles,
28-29, 31, 39-40, 49, 50, 67,
68, 85, 86, 110, etc.
- Lepin, M., 112, 121.
- Lipsius, Prof., 97-98.
- Luc (saint) et les critiques,
29, 49-50, 59.
- Marc (saint) et les critiques,
29-31, 59-60.
- Matthieu (saint) et les criti-
ques, 29, 45-46, 49, 59.
- Meffert, Dr, 133.
- Mehlhorn, P., 15, 56.
- Meignan Mgr., 121.
- Messie (le), 53.
- Meyer, Arnold, 12, 26, 33-35,
43, 54, 79, 96.
- Miracles (les) de Jésus, 61-68,
117.
- Modernisme (le), 9.
- Monnier, H., 119.
- Moulton, Prof., 132.
- Neumann, A., 12, 14.
- Noyau (le) historique dans les
évangiles, 16, 30.
- Otto, R., 12, 49, 56.
- Paraboles (les) évangéliques,
61.
- Paroles (les) de Jésus et les
néo-critiques, 68-82.
- Passion (la), 82-90.
- Paul (saint) et le dogme chré-
tien, 42-43.
- Pfleiderer, O., 12, 27, 49, 53,
77
- Plan (le) de Jésus, 52-53.
- Prédication de Jean-Baptiste,
52.
- Pressensé, E. de, 23.
- Principes (Faux), des néo-cri-

- tiques, 28, 44-45, 55, 57-59, 60, 68-71, 73, etc.
- Prophéties de l'Ancien Testament relatives à Jésus-Christ, 44-48; les prophéties de Notre-Seigneur, 76-82.
- Résurrection (la) de Jésus, 90-92.
- Reuss, E., 20.
- Réville, A., 12, 24, 28-29, 49-50, 52-53, 54, 57, 63-64, 77-78, 86-88, 91-92, 115.
- Robinson, A., 56-57, 58, 64, 79-80, 86, 88, 90-91.
- Sacerdoce (le) chrétien, 88-89.
- Sacrements (les), 61, 71.
- Sanday, Prof. W., 121.
- Sauveur (le titre de), 89.
- Schafer, Prof. J., 121.
- Schmidt, P.-W., 12-56.
- Schmiedel, Otto, 12, 46, 96, 104.
- Schmiedel, Paul-W., 12, 28, 44, 45, 98-104, 106, 107.
- Schweitzer, A., 12, 53-55, 77, 84, 96, 125-126, 130, 134.
- Soden, Prof. von, 12, 26, 96.
- Soltau, W., 12, 17-18, 64.
- Stanton, Prof., 121.
- Strauss, F., 13-14.
- Suppressions multiples opérées dans les évangiles par les néo-critiques, 44-109.
- Synoptiques (les évangiles), 27-31.
- Système (le) des théologiens libéraux, critiqué en lui-même et dans sa méthode, 112-120; condamnée par de nombreux rationalistes, 134-136.
- Tentation (la) de Jésus, 56.
- « Théologiens modernes » (les), 6, 12, 14, 18, 20, 26, 30, 36, 48, 52, 56, 62, 71, 76, 82, 88, 89, 93, 107, 116, 120, 121, 122, 132.
- Titres (les) du Sauveur, 53-54.
- Tradition (la), rejetée par les critiques, 29, 118-119.
- Transfiguration (la), 57.
- Vie publique (la) du Sauveur et les néo-critiques, 51-82.
- Vigouroux, F., 14.
- Wallon, H., 121.
- Weinl, H., 12, 92.
- Weiss, Bernhard, 23.
- Weiss, Johannes, 12, 22, 30, 36, 38, 47-48, 49, 65, 66-68, 69-70, 71, 74-75, 80, 81, 109-110, 130.
- Wellhausen, J., 12, 38, 55, 72, 79, 88, 96, 129, 134.
- Wernle, Paul, 12, 15, 42, 60-61, 72-73, 95, 111, 123, 130, 136.
- Wrede, W., 12, 31, 130.

TABLE DES MATIÈRES



| | Pages |
|------------------------|-------|
| AVANT-PROPOS | 5 |
| INTRODUCTION | 9 |

CHAPITRE PREMIER

| | |
|--|-----------|
| Principes généraux au nom desquels on bat en brèche la vie de Jésus | 11 |
| § I. — Le prétendu Jésus historique | 13 |
| § II. — Le postulat de l'incrédulité : rien de surnaturel dans la vie de Jésus | 17 |
| § III. — Écrire une vie de Jésus est chose impossible | 19 |
| § IV. — Le quatrième évangile ne doit plus compter pour une vie de Jésus | 25 |
| § V. — Les évangiles synoptiques ne comptent eux-mêmes que sous bénéfice d'inventaire | 27 |
| § VI. — La tradition évangélique a été altérée de bonne heure par les influences dogmatiques | 32 |

CHAPITRE II

| | |
|--|-----------|
| L'application des principes | 44 |
| § I. — On supprime dans la vie de Jésus tous les faits qui sont présentés comme réalisant quelque oracle de l'Ancien Testament | 44 |
| § II. — On ne laisse rien subsister de l'enfance de Jésus | 48 |

| | |
|--|----|
| § III. — Suppressions multiples dans sa vie publique. | 51 |
| 1 ^o La prédication de Jean-Baptiste. | 52 |
| 2 ^o Le plan de Jésus, ses divers titres. | 52 |
| 3 ^o Elimination de tous les faits gênants. | 55 |
| 4 ^o Comment on supprime les miracles de Jésus. | 61 |
| 5 ^o Par quels procédés on élimine de nombreuses paroles du Sauveur. | 68 |
| 6 ^o Sévérité particulière des néo-critiques pour ses prophéties. | 76 |
| § IV. — Eliminations nombreuses dans l'histoire de la Passion. | 82 |
| § V. — Elimination totale de la résurrection et de l'ascension. | 90 |
| § VI. — Le bilan général des éliminations, dressé par les néo-critiques eux-mêmes. | 93 |

CHAPITRE III

| | |
|--|-----|
| Appréciation de toutes ces théories. | 110 |
| § I. — La théorie rationaliste envisagée en elle-même et dans sa méthode. | 112 |
| § II. — Les quatre évangiles ont un droit strict à notre créance. | 120 |
| § III. — Il n'est pas possible d'établir une distinction entre le Jésus historique et le Christ de la foi. | 128 |
| § IV. — Les néo-critiques reconnaissent eux-mêmes la faiblesse de leurs théories. | 134 |
| § V. — Conclusion. | 136 |
| INDEX ALPHABÉTIQUE. | 139 |